

WACINY LAREDJ



MAY ZIADE

Le vrai roman d'une femme atypique

« Nous reconnaissons aux hommes leurs découvertes et leurs inventions dans la plupart de leurs actions : cependant si j'avais pris le bateau avec Christophe Colomb, il ne m'aurait pas été difficile de découvrir moi aussi l'Amérique. »

Malak Hifnī Nasīf

« Les livres sont le seul endroit au monde où deux étrangers peuvent se rencontrer en toute quiétude. »

May Ziyadé

Préface

Une vraie femme de son temps

Dans une société entièrement sclérosée. Au bord de deux gouffres, celui de l'archaïsme et celui d'une modernité difficile à assumer. Sans trop Préface penser, May choisit la deuxième voie et fait face à une machine moyenâgeuse qui ne génère que des pratiques rétrogrades. Ce n'est pas pour rien que l'écriture est devenue pour elle May un tout, une échappatoire, mais aussi une raison de vie. Elle le dit d'une excellente manière: Nous commençons d'écrire non seulement pour remplir les pages, mais pour revivre des sentiments avant même de les avoir écrits. Ce courage, nous ne le tenons pas de celles qui nous ont précédées, mais de nous-mêmes, cherchant à révéler l'âme de la femme dans ce qu'elle écrit d'elle-même, non dans ce que les hommes ont écrit d'elle. Même si May Ziadé (1886-1941) était, sur le plan des idées, en avance par rapport à sa société, elle demeure le reflet parfait d'une passion féminine de liberté, inassouvie, à réinventer en permanence, en dépit des efforts fournis durant des années, et des batailles féminines menées sans relâche. Depuis que May a posé les premiers jalons de la question féminine, le monde arabe n'a pas trop changé; il a même reculé si on se remémore les avancées et les efforts de Said zaghoul, Qacem Amine, Ali Abderrazeq et d'autres. Les mêmes situations et les mêmes maux, de la fin du 19^{ème} siècle, reviennent avec force aujourd'hui comme si le travail des pionniers n'avait eu aucun impact sur la société. Chassez le naturel, il revient au galop. Les questions fondamentales sont toujours présentes: quel projet de société, pour quelle femme de demain? dans un monde complexe, avec ses obsessions, ses guerres et ses modernités, européennes ou anglo-saxonnes, très mal assumées dans un monde arabe victime de ses certitudes religieuses et autres. C'est dans ce grand vacarme de changements et de bouleversements, que May s'est retrouvée en plein tourbillon, dans une famille très moderne, qui lui a procuré confort et savoir pour se défendre et ne pas se laisser faire. Ses périples d'enfance et d'adolescence, entre la Palestine, le Liban et l'Egypte, lui ont permis de voir le monde arabe à travers un autre prisme plus complexe, et non pas se suffire de l'apparence des choses et des événements. Sa formation religieuse, rude et contraignante, ne l'a pas affectée au point de faire d'elle une religieuse rigoureuse. L'impact de la vie libérale et ouverte, d'un Liban très collé au modèle européen, et une culture moderne avec ses couvents, mais aussi ses courants laïcs, l'ont emporté sur le religieux. Toutefois, une chose reste en travers de la gorge, nous impose un certain gout d'inachevé, et c'est sa mort prématurée, alors qu'elle était au sommet de son art. La responsabilité de son cousin Josef (Youcef) Ziadé, sur le mal qui l'a profondément traversée, est fortement engagée. Trop fragilisée par la mort de ceux qu'elle aimait et chérissait le plus: son père, sa mère et l'homme de ses rêves, le monstre sacré de la littérature libanaise, Gibrane Khalil Gibrane, elle a suivi son cousin pour aller se reposer de sa dépression, à Beyrouth et retourner au Caire. Le seul repos qui l'attendait c'est l'asile des aliénées, et l'internement injuste à al-Asfourié (asile de fous) durant plus huit mois. Elle a été marquée à vie par cette épisode, d'une dureté sans précédent: *Ô Beyrouth, comment as-tu supporté qu'on me fasse tout ça sous ton regard, traversant tes rues honteuses? Comment as-tu supporté mes larmes, moi gisant dans cette ambulance entre les mains de ce médecin et de cette infirmière, dans une solitude terrible, désarmée et sans défenses face à ce destin incompréhensible*¹? May détestait la neutralité face aux injustices. Elle se considérait comme porteuse d'un message envers sa société, et n'a jamais lésiné sur les moyens culturels pour transmettre la douleur profonde de la femme, dans un Orient très arriérée et en pleine déconstruction. Elle a touché à tout, la poésie, le discours social, le roman, la biographie, la traduction, l'étude sociale et La

¹ Amine Rayhani, mon histoire avec May *قصتي مع مي* M.A.D.N, Beyrouth 1980. P. 13.

question féminine qui était son cheval de bataille. Elle voulait être la voix de celles qui n'en avaient pas, une vraie femme de son temps. La question féminine n'a jamais cessé d'évoluer, elle demeure toujours un chantier ouvert. May Ziadé n'a jamais cru en la fatalité de la permanence, car selon elle tout, avec de la bonne volonté, peut changer. Son appui est constitué, des références orientales, des femmes surtout, dans le tourbillon de l'histoire, et une culture universelle, indéfectible face aux grandes mutations sociales et aux grands défis. May Ziadé n'a jamais cessé d'être à l'écoute de la femme dans un monde arabe en plein malaise historique. Elle est arrivée à développer, dans une partie de son œuvre, surtout biographique, une vraie réflexion sur la femme arabe face à des injustices inacceptables, sociales ou même biologiques (La place que détient le garçon dans la famille par rapport à la fille qui n'a d'autres alternatives dans la vie que le statut de la future épouse.) May Ziadé revisite avec courage l'histoire de la famille dans les différentes cultures afin de comprendre une situation qui n'avait aucune raison d'être. Elle met en branle, les vieilles certitudes qui donnaient tous les droits à l'homme (avec un petit h) et faisaient de la femme une vraie esclave. Elle l'invite à protester et à prendre son destin en main, à s'instruire, à profiter du savoir humain, afin de pouvoir défendre ses droits et gagner sa place sociale dans l'espace public et s'imposer en s'affirmant par sa culture et sa force d'esprit. Le parcours de May est un vrai roman dans le sens tragique du terme. Une ascension fulgurante, et, une descente aux enfers des plus douloureuses après un internement injuste, dont la famille porte la plus grande responsabilité historique. Tout le monde connaissait cette injustice, mais personne n'osait la réparer. Ajoutée à ce douloureux épisode, une identité éclatée, pas toujours bien comprise et qu'il fallait assumer pleinement. « Je suis née dans un pays, mon père vient d'un autre, ma mère d'un troisième territoire; je vis dans un pays, mes spectres me suivent d'une terre à l'autre. A quel pays dois-je appartenir? Quelle terre dois-je défendre? Je veux un pays, dans lequel je vive et je meurs. Je me vois seule dans ce bas monde, femme égarée, persécutée, sans aucun port d'attache. » C'est cela et plus, femme écorchée vive, mais qui n'a jamais lâché prise. Certes, elle a vécu presque en apatride dans le sens social et culturel, mais assumant profondément ses choix. C'est le temps et les expériences de vie qui l'ont façonnée, mais qui, en même temps, l'ont bouleversée. Elle a grandi aux antipodes en pleine effervescence sociale et historique qui faisaient basculer toutes les certitudes d'un Orient sacré qui fut obligé de subir de plein fouet les bouleversements profonds qui ont changé même sa physionomie, donnant naissance à autre Orient très loin de ressembler à l'Orient historique des Ottomans après leur défaite cinglante durant la première guerre mondiale (1914-1918). Une autre géographie d'après-guerre s'était imposée de fait, après les accords de Sykes-Picot signés secrètement le 16 mai 1916 (révélés le 23 novembre 1917 dans un article des Izvestia et de la Pravda et le 26 novembre 1917 puis repris dans un article du Manchester Guardian.). Le Proche-Orient est découpé, malgré les promesses d'indépendance faites aux Arabes, en cinq zones:

1. *zone bleue française*, d'administration directe formée du Liban actuel et de la Cilicie.

2. *zone arabe A*, d'influence française comportant le Nord de la Syrie actuelle et la province de Mossoul.

3. *zone rouge britannique*, d'administration directe formée du Koweït actuel et de la Mésopotamie (actuel Irak sans la région de Mossoul).

4. *Zone arabe B*, d'influence britannique, comprenant le Sud de la Syrie actuelle, la Jordanie actuelle et la future Palestine mandataire.

5. *zone brune*, d'administration internationale comprenant Saint-Jean-d'Acre, Haïfa et Jérusalem. La Grande-Bretagne obtiendra le contrôle des ports d'Haïfa et d'Acre.

La Grande-Bretagne obtiendra le contrôle des ports d'Haïfa et d'Acre. May a porté en elle cette blessure d'injustice infligée par un occident qu'elle n'a jamais cessé d'aimer et de prendre comme modèle, elle, femme rêvant d'un autre monde arabe, juste, moderne et uni. Un parcours

de vie difficile, parsemé d'embûches et de grandes déceptions, sur le plan personnel et sur un plan plus général relatif à la situation du monde arabe charcuté, biaisé, détruit. La résultante de tout cela, une May Ziadé fragilisée, mise en péril. Une fin tragique et dure dans l'hôpital d'al-Maâdi du Caire, et pourtant, même malade, elle n'a jamais cessé de donner le meilleur d'elle-même. Même dans les moments les plus durs, elle a su trouver les réponses relatives aux grandes questions ontologiques qui la traversaient. En plein délire social, May Ziadé s'est élevée avec acharnement contre son internement. Pour prouver qu'elle n'était pas folle, elle a donné une longue conférence sous le titre révélateur: *Le message de l'homme de lettre à la vie arabe*² dans lequel elle démontre qu'elle était maîtresse de ses capacités mentales: *on a besoin d'un homme de lettre qui prend de nous, mais capable aussi de nous donner. Un homme, qui, par sa voix sage, juste et affectueuse, réveille en nous, nos consciences. On a besoin de son message fort, riche et pertinent pour que notre nation trouve la place qui lui revient de droit, parmi les grandes nations*³. Elle a vécu longtemps dans le silence de l'internement. Son cri à peine audible. Chaque fois que le nom de May est évoqué, celui de Camille Claudel (1864-1943) resurgit. Quel rapport existe-t-il entre les deux femmes? Peut-être n'est-ce pas là le lieu de se lancer dans une diatribe comparative, mais les similitudes sont très étonnantes. Toutes deux étaient des artistes très fragiles, victimes de la famille qui entendait bien faire en les internant dans des asiles psychiatriques. Victimes d'un amour fatal, pour deux hommes trop égoïstes pour se rendre compte des détresses qu'ils avaient provoquées. Mortes dans l'oubli et l'anonymat. L'art n'était pas suffisant pour les sauver de la dépression. May n'a jamais pu faire le deuil de son amour. En demandant de l'aide à son premier amour (lettre jointe dans le livre), son cousin Josef, May s'était engouffrée davantage dans le désespoir. Cette traversée infernale qui a marqué de façon fondamentale toute sa production littéraire et sociale. Les travaux de May Ziadé, création poétique, ou biographies, traductions, essais et autres, interrogent et interpellent, à partir d'une conscience féminine, le temps et les histoires qui ont fait de l'Orient ce qu'il est aujourd'hui avec le grand bonheur de découvrir un autre monde occidental qui proposait une vie plus humanisée, mais aussi le grand malheur des guerres injustes et la disparition de toute une vie, plus, de tout un espoir. Tout le travail de May s'inscrit dans cette dichotomie, parfois contradictoire, entre désir et refoulement, traversée par l'énigmatique et l'incurable Orient qui a subi de plein fouet, les grands changements qui l'ont bouleversé. Même si May ne dit pas grand-chose de cette situation, celle-ci est présente en sourdine, dans ses travaux et sa création. Un vrai bonheur puisque May nous revient aujourd'hui, dans le cadre de cette belle collection qui lui donne une nouvelle vie. Certes, il serait très difficile, voire impossible, pour elle, de reconnaître le désordre d'aujourd'hui et la disparition de sa terre natale, La Palestine, dont il ne reste que le nom, et la naissance d'un monde *sauvage* qui ne croit plus en rien, et met en branle les équilibres, trop fragiles, de l'humanité.

Waciny Laredj
Paris, automne 2019

² Conférence donnée à l'université américaine, au West Hall le mardi soir 22 mars 1938, qui a fini par lui donner gain de cause et quitter définitivement l'asile dans lequel elle est restée internée plus de dix mois. La conférence a été publiée dans la revue 'urwa wuthqa. Du 1^{er} juin 1938.

³ 'urwa wuthqa. Du 1^{er} juin 1938.

Chapitre I

LES GRANDES EPREUVES DE SA VIE

I- Un exil forcé

May Ziadé (مي زيادة). Née le 11 février 1886 à Nazareth (Palestine) sous le prénom de Marie. De père libanais Elias Ziadé, instituteur et journaliste de son état, et de mère palestinienne, Nuzha Mouammar, des monts de Galilée. Après une vie difficile et tumultueuse, pleine d'embûches et de déceptions, May, comme tous les grands de son époque, meurt dans la solitude et l'anonymat, au Caire le 17 octobre 1941, à l'hôpital al-Ma'adi.



May Ziadé en compagnie de sa mère à Nazareth

Elle passe une partie de son enfance dans sa ville natale, Nazareth, dans l'ancien quartier de la ville, où elle poursuit ses études primaires axés sur le religieux, avant de la quitter pour aller s'installer à Beyrouth, plus précisément à 'Aintoura, au collège des Visitandines.



Waciny à Nazareth en compagnie du: maire Mr Jayssiye et la journaliste Nadia Harchach. 2016

A seize ans, aidée par son père, elle commence déjà à gribouiller, écrivait des textes qui reprenaient la vie du quotidien de Nazareth, les gens, la beauté des églises et la mosquée qui faisait face à leur demeure: La mosquée blanche⁴. Elle savait raconter et imaginer. Un don que le père a vite pris en charge. Entre sa ville natale et Beyrouth, En s'ouvrant sur la nécessité de l'apprentissage des langues (français et anglais), elle découvre vite la grandeur de la littérature universelle, surtout française, Mme de Sévigné, Georges Sand, Mme de Staël et Lamartine, qui vont devenir sa référence littéraire et historique. On trouve beaucoup de leurs traces dans ses écrits.

Elle collabore au journal et à la maison d'édition Al-Maḥroussa (La Protégée) dirigés par son père, avant d'élargir ses horizons d'expression vers d'autres espaces journalistiques, tels El-Muqtataf المقتطف, Al-Ahram الأهرام ou encore Al-Muqattam المقطم. Elle améliore son potentiel linguistique et culturel et axe son intérêt davantage sur les langues et les belles lettres. Ce qui va la pousser à vivre une très belle expérience passionnelle, celle de traduire les livres qui ont marqué ses lectures. Elle voulait partager ses propres voyages virtuels avec les lecteurs arabes qui n'avaient pas accès aux langues étrangères, le français, l'allemand, l'italien et l'anglais. Une passion qui va se traduire par l'arabisation de plusieurs ouvrages de référence universelle tels que le **Retour du flot** d'Henrietta Consuela Sansom dite Brada, **Amour allemand** de Max Müller et **Sweethearts** de Conan Doyle. Elle ne cherchait pas le métier de traductrice, mais plutôt le partage intellectuel et culturel.

En 1908, May Ziadé quitte à Nazareth pour aller s'installer définitivement au Caire avec ses parents. Certains historiens racontent que la cause de cette émigration décidée par le père venait du fait de la déception de sa fille, très amoureuse de son cousin Josef Ziadé, alors qu'au départ, en 1905, elle était promise à son frère Na'oum Ziadé, mais sans conviction de sa part, alors qu'elle était encore à l'internat des sœurs Visitandines راهبات الزيارة. Elle met fin à cette absurdité (Le terme est de May) après avoir découvert que les lettres très poétiques, envoyées par Na'oum, au nom de

⁴ الجامع الأبيض. من أوقاف عائلة الفهوم.

Canarie, ou Chihab, n'étaient de lui, mais plutôt de son double, le poète et l'artiste peintre, Yousef al-Huayyak, et du frère de Na'oum, Josef Ziadé, au lycée al-Hikma de Beyrouth. Les fiançailles n'auront duré que quelques mois, il n'y avait aucun lien sentimental entre les deux. Elle envoya à son oncle Iskandar un télégramme contenant une seule phrase: **Fiançailles rompues**. Depuis, elle s'est consacrée à l'enseignement avec père, sans cacher sa passion amoureuse à son cousin Josef, étudiant en médecine. Une grande passion lourde de conséquences, qui laissera des traces sur sa chair jusqu'à la fin de sa vie.

La décision du père, très attaché à sa fille, fût prise. Est-ce une simple coïncidence ou par souci de sauver sa fille, qui vivait une adolescence à risque, d'une fin tragique? Josef, quant à lui, choisit de quitter Beyrouth pour se consacrer à ses études en France. Il finira par se marier avec une femme plus âgée que lui, laissant sur ses traces, une May au bord de la dépression.

Elle devient enseignante de langue française.

A 22 ans, en 1908, May s'inscrit à l'Université égyptienne pour étudier les littératures étrangères modernes. Il faut dire qu'elle a eu une chance inouïe de bénéficier de grands enseignants de l'époque, très ouvert sur la modernité et le monde nouveau, avec lesquels elle est restée en contact permanent jusqu'à tisser une grande amitié forte tels que Taha Hussein, Lotfi Sayed et d'autres. Elle était comme eux, porteuse d'une autre possibilité de vie, plus juste, humaine, surtout plus révolutionnaire, qui fait triompher les nouvelles idées modernes dans la société arabe.

Le père de May, Elias Ziadé, dirigeait le grand journal " al-Mahroussa" qui sera sa tribune véritable par laquelle elle faisait passer ses messages. Elias Ziadé, journaliste de son état, est considéré comme l'un des grands précurseurs d'une presse libre et moderne. C'est lui qui a relancé al-Mahroussa, journal au bord de la mort, tout comme les autres Chwams du Caire, Najib Mitri qui a fondé la maison d'édition Dar al-Ma'arif, qui a joué un rôle déterminant dans la diffusion du savoir et de l'idéal moderne, Georges Zidane, le père fondateur de la grande maison Dar al'Hilal, Yaqub Sarrouf a fondé la revue très connue al-Muqtataf, Fares Nemr la revue al-Muqattam.

Le grand combat de May pour le changement de la société s'est fait essentiellement en Egypte, sa nouvelle terre d'accueil. C'est à ce moment de sa vie qu'elle a pu tisser des relations culturelles très riches avec des écrivains arabes, libanais et égyptiens en l'occurrence. Par son abnégation et son travail culturel de terrain, elle est vite rehaussée au premier rang. Dans tout ce qu'on produit, il n'y a point d'écrits qui n'ont de référence que l'imaginaire. Tout ce que les écrivains produisent, ont un référent réel.

Afin d'éviter d'être prise comme cible, May s'est caché derrière plusieurs prénoms d'emprunt dont Isis copia qui a signé avec son premier recueil de poésie. Un pseudo avec une charge historique et culturelle énorme qui veut dire la même chose en arabe, sur le plan étymologique. On ne choisit pas de faire abstraction de son vrai pour le plaisir, s'il n'y a pas une raison, quelque part, qui justifie ça. Il serait judicieux de rappeler la charge symbolique du pseudonyme choisi par May Ziadé, Isis Copia « Sans entrer dans l'univers poétique du texte lui-même, on arrive à saisir la visée apologique de ce nom de plume. En effet, Isis est une déesse mythique de l'Égypte antique, souvent représentée comme une jeune femme coiffée d'un trône en forme de disque solaire entre deux cornes de vache. La légende raconte qu'Isis ayant le pouvoir de ressusciter les morts par son souffle, est la déesse de l'univers... Elle incarne aussi l'initiatrice qui détient les énigmes de la vie et de la mort... Quant à « Copia », ce serait la traduction latine de son nom

de famille Ziadé, qui signifie « abondance » en arabe.⁵ En optant pour le pseudo, May traçait déjà les contours de son entreprise d'expression et de liberté afin de faire face aux « transmutations » de la société arabe de l'époque.

Certes, la société peinait encore à sortir du cocon du traditionalisme dans lequel elle s'était embourbée durant des siècles, à l'époque Ottomane, mais les rapports avec la culture occidentale offraient beaucoup d'opportunités de changement. Il n'est inopportun qu'elle ait écrit son premier recueil de poésie: *Fleurs de rêves*, en langue française.

Le recueil reflète une partie de sa vie amoureuse enfouie dans une poésie chargée de symboles et d'images qui redonne vie à une période qu'elle a vécue avec bonheur et amertume. Sa vie amoureuse tumultueuse avec son cousin Josef Ziadé, a laissé des traces ineffaçables. Un amour fatale d'adolescence, inassouvi et très mal assumé, va traverser sa vie de bout en bout, jusqu'à son internement.

May a trouvé dans la poésie son moyen de rêver, d'aller le plus loin possible dans un monde où le mal et les frontières sont bannis.

Plusieurs grandes épreuves ont marqué la vie de May. Des épreuves qui ont changé fondamentalement sa vie, mais qui ont laissé des stigmates sur son vécu et sur sa vie entière.

II- Les bruissements d'un nouveau monde

Aux antipodes de la fin d'un monde et le commencement d'un autre.

Tout change, entraînant derrière lui tous les débris d'un monde qui a fini, ou en voie, de finir d'exister. On peut toujours avoir peur de ce monde, mais on ne peut que faire face à ses soubresauts. May a fait ce que chaque intellectuel, digne de ce nom, devrait faire. Elle a choisi le chemin le plus dur, de faire face à toute une époque de régression mais aussi de changement brutaux, après la fin du règne de l'empire ottoman. Une société des plus sous développée, vivant dans un malaise qui bloquait toutes les énergies. Surtout la femme. Une très mauvaise acceptation de la femme qui refusait ce diktat comme s'il était une fatalité, mais le refoulement de l'autre qui n'était pas seulement l'étranger, mais aussi le citoyen qui n'est pas des mêmes convictions religieuses et linguistiques. Le chrétien n'était pas frère parce qu'il n'était pas de la même religion dominante. Le non arabe sur le plan linguistique, l'arménien, le grec, le Maltais, mais aussi le berbère, le kurde, qui faisait partie de la Société arabe depuis des siècles mais qui n'était pas arabe. La modernité très propice aux changements, qui pouvait changer tout ça, n'était pas la bienvenue même si elle a été portée par beaucoup d'intellectuels. Un grand bouillonnement s'opérait à l'époque, en soubassement, à tous les niveaux ce qui a été appelé une renaissance la NAHDA, mais c'est une NAHDA qui n'a jamais pu couper avec le religieux en rendant à la religion sa place d'antan, le domaine du privé, et libérer la Société de tout ce le rendait inactive et incapable de se prendre en charge face à un monde de bonheur et du renouveau, mais aussi des violences guerrières, la première guerre mondiale dont la fin a permis de voir naître de nouvelles espérances et beaucoup d'espoirs.

⁵ **SALIBA-CHALHOUB Nicole**: « L'œuvre de May Ziadé : corporéité et corporéisme anticipés », in Le Centenaire du premier Congrès arabe de Paris, 2012.

Malheureusement de nouvelles guerres pointaient déjà le nez à l'horizon assombris par des problèmes économiques insurmontables. Beaucoup de changements se sont opérés sur le plan social, culturel, toutefois, incapable de remettre en cause l'institution religieuse statique qui remettait en cause la modernité et les fondements des libertés individuels. Ni Taha Hussein avec sa logique cartésienne féroce et glaciale, ni Ali Abderrazek dans sa pensée courageuse qui a remis en cause le côté sacré du califat, ni d'autres dans les domaines littéraires et religieux, n'ont aidé à l'émergence d'une vraie refonte du religieux et de la société civile. D'ailleurs, c'est le religieux rude et sec, qui va prendre le dessus au détriment de la raison.

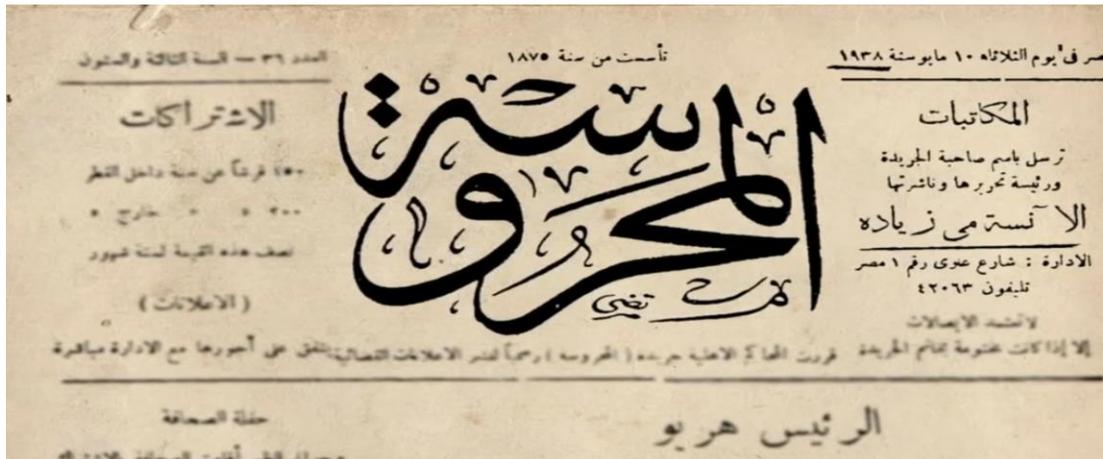
May Ziadé n'est pas restée inactive face à ces changements. Elle va jusqu'à impliquer sa personne dans la société civile, à travers son salon et ses conférences. Son plus grand ennemi c'est l'immobilisme social. On peut facilement imaginer la réaction des forces rétrogrades. Des propos d'une rare méchanceté avec un rejet total de la personne "Une petite chrétienne qui veut nous apprendre notre religion" les stigmates psychologiques sont très profondes, elles se manifesteront à la fin de sa vie d'une manière brutale.

III- Les germes de la différence.

May était chrétienne et francophone, ce qui la mettait dans la position inconfortable de la minorité. Malgré de grandes difficultés sur le plan culturel et social, elle a su comment communiquer avec une société à dominante islamique et joindre ses choix à ceux de l'élite de l'époque afin de faire triompher la modernité et le changement. Elle a très bien compris son temps. La langue était son premier moyen d'expression libre. Son premier recueil, hormis son importance littéraire, est un fait rare. Il est écrit en langue française et ne parle que d'amour. Une transgression qui ne dit pas son nom. Faire de la langue française un moyen de communication n'était pas dans la tradition culturelle arabe. Parler d'amour avec une telle franchise ne la mettait pas à l'écart des mauvaises langues. C'est justement dans cette langue que May a pu raconter son intimité la plus profonde et ses déceptions amoureuses, difficile de les dire dans la langue arabe. En optant pour le journalisme avec son père et d'autres Chwams⁶, May s'est donnée une force d'expression inestimable.

Le journalisme lui a donné l'occasion de dépasser les clivages religieux et se reconnaître dans le changement dont les chwams ont joué un rôle déterminant. Son père était journaliste et ses amis les plus proches l'étaient aussi. Cette différence lui a permis de trouver ses marques dans une Société en pleine effervescence. Elle s'est forgée un nom par son abnégation, son savoir-faire et la présence forte d'un père très introduit dans les cercles journalistiques, lui-même directeur d'al-Mahrousa qui a servi de première tribune à May afin de défendre l'idéal d'une modernité possible dans un Orient archaïque en pleine dislocation.

⁶ L'apport des immigrants libanais et syriens dans le domaine du journalisme est trop grand. Ce sont eux qui ont fondé, en Egypte, les grands journaux de l'époque, dont certains existent toujours, pour ne citer qu'al-Ahram.



IV- Le Salon de Mademoiselle May, culture et passion.

Le 24 avril au soir, 1913, est une date qui fait histoire. Le jour de la naissance du Salon de Mademoiselle May (al-Anissa May). Pourtant, L'idée d'un salon culturel ou littéraire, en Egypte n'était pas une nouveauté. La princesse Nazli Fadel, était l'initiatrice. Elle a vécu en Europe en exil avec son père, et a consacré une partie de sa vie, au début du 19^{ème} siècle, à la culture.

Avec un esprit totalement acquis à la modernité, May savait que la culture ne pourra jamais changer sans une élite véritable acquise entièrement au nouveau. Elle a ainsi participé, avec son salon, à l'émergence de courants très liés aux acquis de l'époque. Les grands étaient là tels que M. Abdou, Taha Houssein, Ali et Mustapha Abderrazek, Houda Cha'raoui et d'autres.

L'idée de partager un certain savoir-faire culturel avec l'ensemble de la société, faisait partie des convictions de May. Très imprégnée de l'idéal d'un certain panarabisme de l'époque, ouvert et non cloisonné sur lui-même après des époques de sclérose ottomanes, May entretenait le rêve d'un changement véritable par le prisme fort de la culture. Elle s'est impliquée avec force, sans pouvoir éviter beaucoup de clache de la société traditionnelle qui n'avait d'autres alternative qu'un retour vers un passé radieux mais les conditions du présent le rendaient caduc. May avec son regard neuf, voyait les choses autrement, il était Impossible de construire une nouvelle société avec les restes de l'archaïsme.

Même si le Salon était formellement un espace apolitique, la réalité était tout à fait autre chose. Les débats entre les acteurs de l'époque, politiques, littéraires, culturels et sociaux, faisaient rage chaque mardi. May recevait, d'une manière constante, des mises au points des services sécuritaires et des menaces d'arrêt de toute activité du salon. Chaque mardi les portes de la maison des Ziadé, à la rue 'Adli, ouvrait tôt pour préparer et recevoir les intellectuels de l'époque à l'instar d'Ismail Sabri poète et animateur du salon, Mahmoud abbas al-'Akkad, Qacim Amin, Sadeq Rafi'i, Taha Hussein, Mustafa 'Abderrazek, Chebli Chemeyel, le grand poète Ahmed Chawqi, Hafez Ibrahim, Khalil Motrane, le poète révolutionnaire Waliyedine Yeken, Antoine Jemayal, Mansour Fahmi ainsi que d'autres, tous aguerris et convaincu de l'espace que May, par sa présence forte, humanisait pour devenir un lieu de partage. En

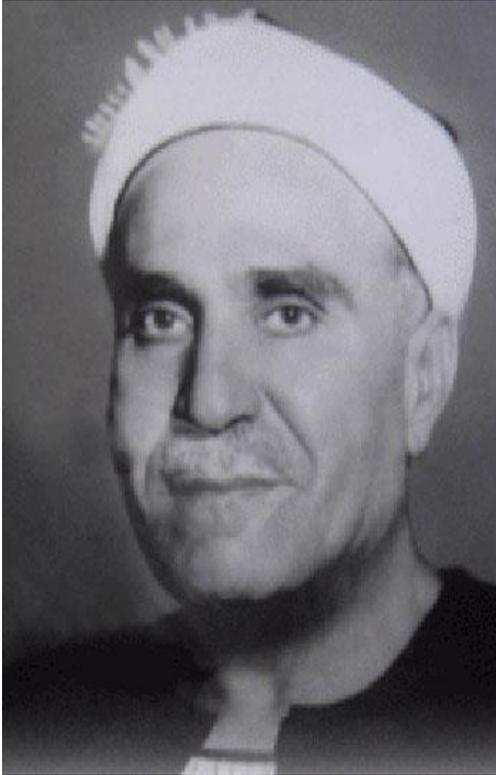
travaillant avec les hommes, May n'hésitait pas à faire face, avec toute confiance, aux grands de l'époque, balayant du coup que la femme ne servait qu'à enfanter et préserver le foyer. Elle le dit fortement: *Nous commençons d'écrire non seulement pour remplir les pages, mais pour revivre des sentiments avant même de les avoir écrits. Ce courage, nous ne le tenons pas de celles qui nous ont précédées, mais de nous-mêmes, cherchant à révéler l'âme de la femme dans ce qu'elle écrit d'elle-même non dans ce que les hommes ont écrit d'elle*⁷. Puis elle ajoute dans une autre intervention mettant l'homme et la femme sur le même piédestal: *Nous reconnaissons aux hommes leurs découvertes et leurs inventions dans la plupart de leurs actions ; cependant si j'avais pris le bateau avec Christophe Colomb, il ne m'aurait pas été difficile de découvrir moi aussi l'Amérique*⁸.

Avec l'aide de son père, très introduit dans les cercles sociaux culturels de l'époque, en Egypte, May réalise l'un de ses rêves les plus chers, LE SALON LITTERAIRE DE MAY qui va devenir, avec le temps, un champs culturel de référence, et un lieu de rencontre et de débat entre les grands penseurs et hommes de lettres, de l'époque à l'instar de Taha Hussein, Mohamed Abduh, Qasim Amin, Abbas Mahmoud Al Akkad Moustapha Sadek al-Rafi'i et d'autres. Des grands débats de l'époque sur l'émancipation de la femme, la littérature, les langues, les identités. En un laps de temps, Le salon est devenu la Mecque des intellectuels. May trouvait beaucoup de plaisir à être chouchoutée par cette classe d'hommes de grande culture. Beaucoup sont tombés sous son charme. Taha Hussein trouvait en elle la femme modèle d'une modernité envahissante. El Akad tombait amoureux d'elle et réclamait un jour pour lui hormis le mardi, le dimanche lui convenait bien pour aller au cinéma ensemble. Rafi'i frôla la folie avec une écriture extravagante jusqu'à imaginer des lettres envoyées par May, et prenait du plaisir (folie) à lui répondre.

Le Salon a vu son apogée jusqu'à la fin des années vingt avant de sombrer. C'est là que s'est développé son égo d'écrivaine-femme. C'est dans ce même lieu aussi qu'elle a découvert la petitesse des gens, des coups bas et les différentes fragilités dans une société malade de son passé qui la tirait constamment vers le bas.

⁷ مي، سوانح قناة الأعمال الكاملة، impression d'une jeune fille، In œuvre complète، ص: 513-514

⁸ Radwa 'Ashour, Ferial Jabouri Ghazoul & Hasna Reda-Mekdashy, Dhākirah lil-mustaqbal : mawsū'ât al-kātibah al'Arabīyah, 1873-1999, (Les femmes arabes: Guide de référence critique, 1873-1999), Presses de l'Université américaine du Caire, 2008, pp. 103-104.



Mustapha abderrazek



Taha Hussein

A cause de problèmes matériels et de censure, le Salon déménagea en 1921, dans l'un des bâtiments du journal al-Ahram, continua à recevoir les adeptes de la culture jusqu'à 1930, l'année de la disparition du père de May, son grand model de vie. Il était le premier à l'intéresser au journalisme. Elle avait constamment son espace dans al-Mahrousa avant que le journal ne soit confisqué et frappé d'interdit avec les chamboulements sociétaux. Elle a même été évincée d'al-Ahram. C'est à ce moment-là que son cri de détresse retentit: *Où est mon pays? Certains disent: tu n'es pas de nous parce que tu n'es pas de notre groupe social, d'autres disent: tu n'es pas de nous, parce que tu es d'une autre race, pourquoi ne suis-je pas comme les autres?*

V- Des histoires et des amours impossibles.

Trois pertes irréparables ont ouvert à jamais des blessures béantes et installer de grands doutes en May et ont façonné son regard et tracé les contours de toutes ses relations. Il y a d'abord La mort de son père qui a mis en branle toute sa stabilité mentale. Il était tout pour elle, le protecteur, l'ami, l'enseignant, le patron puisqu'il était la directrice en chef du journal al-Mahroussa. Soudain elle s'est retrouvée seule face à un horizon noirci par les événements et les guerres. Puis vint la deuxième perte. Celle de sa mère, sa meilleure confidente. Sa disparition a laissé en elle, de profondes stigmates. Ses textes sur ces pertes résonnent si fort qu'il n'est pas trop difficile de sentir la dépression qui s'installait tout doucement dans le silence et l'enfermement. Et comme un malheur ne vient jamais seul, la mort du plus passionné de ses amis, Gibrane Khalil Gibrane, va tout basculer.

Pourtant, malgré une éducation religieuse, May ne s'est jamais privée d'amour spirituel et physique. Il existe une nouvelle⁹ dans laquelle elle décrit, dans les détails l'amour d'une sœur religieuse, pour son élève à l'internat, comme s'il s'agissait de son histoire personnelle. Ses livres gorgent de ces petites histoires qui passent inaperçues, mais qui ont de la valeur au niveau de l'analyse. Certaines sœurs ne cachaient pas leur désir face à des situations où l'intimité s'offrait à elles. Beaucoup de scandales de ce genre sont rapportés dans les constatations de certains religieux courageux. Ce qui est sûr, c'est que May était une séductrice qui n'a jamais caché ses désirs, même si la religion demeure un handicap mais pas une fatalité. Ses textes narratifs, ses traductions, même certaines de ses prises de positions, et, surtout sa poésie, revendiquent le droit à l'amour, à la passion, et à la liberté du corps.

1- Josef ou l'amour fatal et destructeur.

L'amour fatal de May n'est autre que celui de son cousin Josef Ziadé. Toute jeune, May découvre les premières folies d'un amour qu'elle croyait éternel, et les affres d'une passion dévorante qui a mis en branle toutes ses convictions religieuses. Un amour adolescent qui n'obéissait qu'à sa propre logique. Malheureusement c'est une passion dont elle a gardé les stigmates jusqu'à la fin de sa vie. Elle était au summum de sa féminité, quand Josef l'a quittée avec trahison, en choisissant ses études de médecine en France sans se soucier de la jeune adolescente qui avait tout laissé pour lui, même sa propre famille. C'est le moment crucial qui va refaçonner entièrement sa vie dans la fragilité et la dépendance. Quand elle est tombée dans une dépression mal vécue, la première personne à laquelle elle a pensé pour demander de l'aide c'est bien Josef. Elle n'a jamais su couper le lien ombilical qui l'attachait à son cousin, le premier amour et le grand confident. Son amour pour Josef est même devenu, avec le temps, une fixation dangereuse qui la menait tout droit vers l'abîme. Pourtant, il l'a usurpée, détruite, incarcérée dans l'asile des fous d'al-'Asfouriya. Cette situation atteste le poids du passé et de la difficulté à s'en dégager. La fixation est intrinsèquement liée à la régression dans la causalité des névroses. Elle est selon S. Freud un **attachement excessif à une personne, un objet ou une représentation inconsciente, donatrice de plaisir**. Il insiste plus précisément, dans le cas de la fixation d'une tendance, sur le fait que celle-ci s'attarde à une phase déterminée du développement psycho-sexuel.

La fixation telle qu'elle a été vécue par May avec son cousin, s'est manifestée à travers un processus de trois phases, tel que défini par Freud: le stade de développement de la libido, le traumatisme et l'objet. Elle empêche ou retarde le passage d'un stade à un autre, entraînant alors un certain anachronisme dans le développement psychique de l'individu. Les perversions, par exemple, avatars des pulsions partielles, témoignent de la persistance de schèmes de satisfaction inlassablement répétés.

⁹ Histoire d'amour à l'école المدرسة حب في المدرسة



May en compagnie de son Messie Amine Rayhani qui l'a sauvée in extrémis de l'asile des fous

Si le développement psychique se poursuit généralement, le sujet peut, en face d'angoisse ou de frustration, revenir à l'un des stades antérieurs qui lui avait donné satisfaction, on assiste alors à la **régression**, souvent définie comme un retour à des modes de satisfaction libidinale, précédant dans le psychisme le stade de développement réellement atteint.

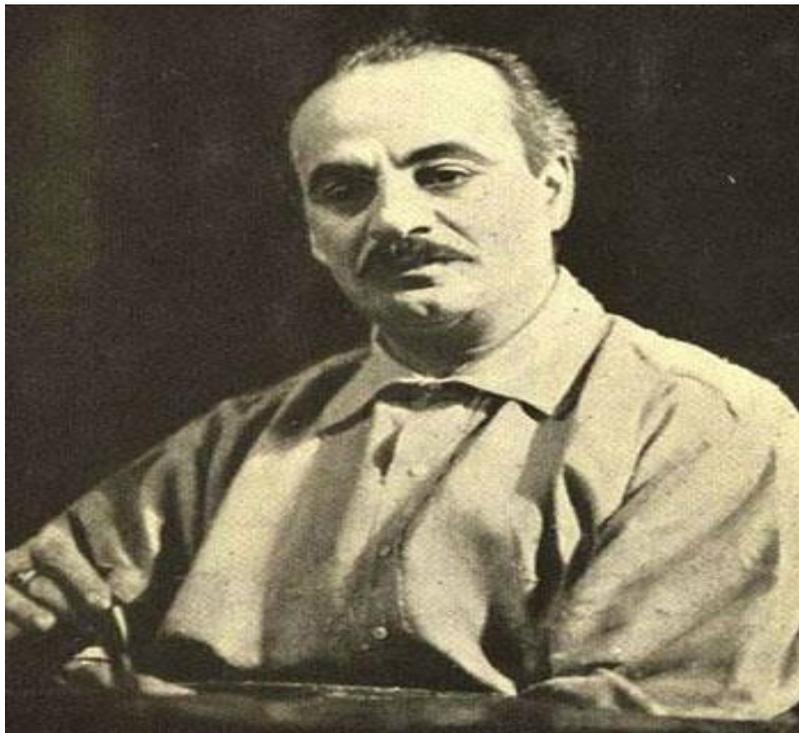
L'état de santé de May est resté tributaire de ces turbulences qui ont fait d'elle ce qu'elle était devenue. La responsabilité de Josef est entièrement engagée, d'abord par cette blessure amoureuse de l'abandon, et son internement à l'hôpital psychiatrique d'al-Asfouria.

2- Gibrane, rencontre impossible

Son amour de Gibran Khalil Gibrane (1883-1931) est atypique, épistolaire, pourtant ce dernier menait bien une vie sexuelle très libre. Ce que raconte Marie Haskell de Gibrane, à travers un regard critique pertinent, est très révélateur. Gibrane était un homme à femme. Son rapport avec May est resté au premier stade celui de l'admiration d'une adepte pour son maître, même si dans certaines lettres il laissait apparaître ce qui ressemblait à l'amour.

Tout a commencé, en 1912, lorsque May Ziadé entre en contact avec Gibran Khalil grâce à un ami commun, le journaliste et homme de lettres libanais Salim Sarkis (1869-1926). Depuis ce moment la relation épistolaire s'est développée est devenue un espace de débat, rarement d'amour. Il ne se sont jamais vus. Aucun effort n'a été fourni

dans ce sens. Ils discutaient des sujets complexes qui traversaient la société arabe en plein bouillonnement, surtout la question féminine, l'art et l'écriture dont ils étaient imprégnés, la vie et la mort, mais trop peu d'amour. Il aimait la poésie et la peinture, elle, l'écriture et la musique, elle jouait du piano dans les moments de solitude. L'un des moments les plus marquant de sa vie c'est le jour du 24 mars 1913, quand il l'avait proposée afin de lire son texte lors de l'hommage rendu au poète Khalil Moutrān (1842-1949), au Caire, parce qu'il ne pouvait pas se déplacer. May a eu même l'intelligence et le réflexe, pas seulement de lire le texte de Gibrane avec éloquence, mais aussi d'ajouter quelques fragments au texte original de Gibrane, en exprimant fortement sa propre pensée.



Gibrane Khalil Gibrane, le grand ami intime de May

De loin, un très beau tableau qui réunit deux génies de la littérature arabe, la poésie, le grand bonheur de posséder la magie des mots, habitués à décortiquer et coucher sur du papier leurs sentiments et sensations, s'échangeant des textes, dessins et idées. De près beaucoup d'ambiguïté dans cette relation. Gibrane menait son train de vie amoureuse avec ses femmes tranquillement, May de son côté savait, partiellement, que Gibrane ne pouvait jamais lui appartenir à elle seule. Elle ne se privait pas non

plus d'aimer, surtout son aventure avec al-Akkad, trop jaloux de Gibrane. Le fait d'accepter la fatalité de rester chacun dans son coin n'est pas normale pour deux pigeons voyageurs qui aimaient les Etats unis d'Amérique, et la France et qui traversait le monde pour se ressourcer.

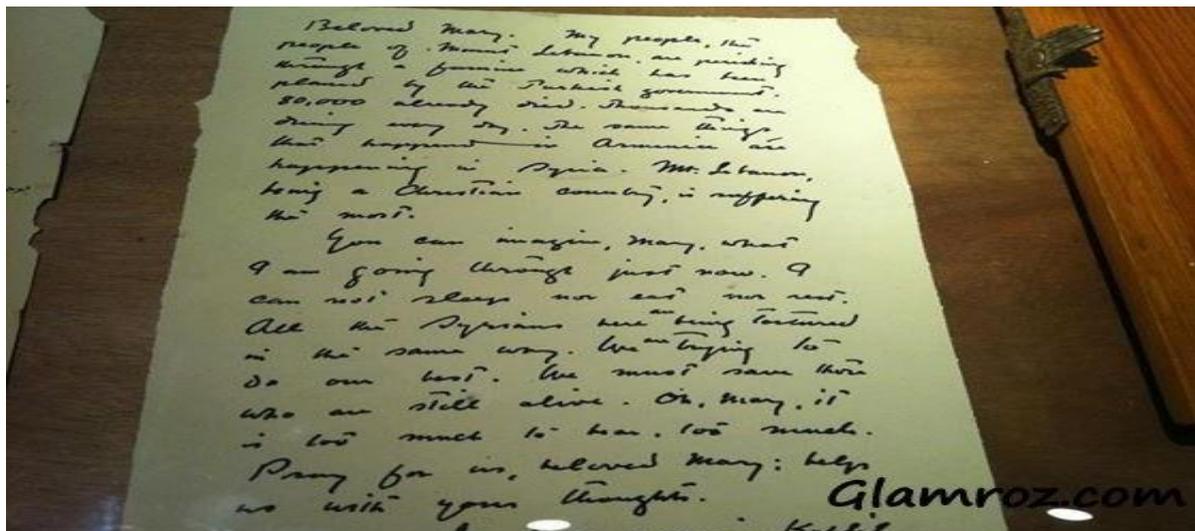
L'idée d'entretenir cette amour, si amour existe, de loin ou par lettres, n'est pas anodine. C'est peut-être la seule manière de préserver une fragilité qu'on a pas envie, de part et d'autre, de perdre. D'ailleurs Lacan a bien développé cette idée du regard. L'envie naît donc de ce qui peut s'entrevoir de la satisfaction de l'objet par l'autre, « d'une sorte de désir à l'Autre, au bout duquel est le « donné-à-voir ». Il y aurait donc « un appétit de l'œil » dont la satisfaction, comme pour toute pulsion, n'est jamais totale. En ce qui concerne la personne de May, le regard ne se croise pas avec celui de Gibrane que par imagination fertile. Elle est surtout convaincue d'être aimée par ce dernier qui réveille en elle, un amour tant désiré. Lacan précise qu'« avec ses deux sens, subjectif et objectif, la fonction de la vue et le fait d'être vue, comme on dit la vue d'un paysage, celle qui est prise comme objet sur une carte postale¹⁰ ». May ne regarde pas l'objet de son désir dont une autre pourrait être comblée. Elle incarne elle-même cet objet de la vue, un œil qui bénit, pour reprendre le terme de Lacan¹¹, à travers les mots et les lettres. Elle re façonne l'objet tel que le désir l'impose.

Pourtant, ils avaient les moyens de se voir et de matérialiser cet amour. May voyageait beaucoup à travers le monde, pourquoi n'est-elle pas allée rencontrer l'amour de sa vie? Gibrane a vécu à Paris pendant deux ans, de 1908 à 1910 au 14 avenue de la Maine. Pourquoi ne lui a-t-elle pas proposé un lieu commun pour les deux, Paris par exemple? Les raisons restent muettes. Les paroles de Gibrane, l'angle à travers lequel ils voyaient la vie n'était pas le même. Elle rêvait d'une certaine stabilité dans une société conservatrice, il vivait librement dans le magma du quotidien américain. Il aurait dit à Mary Haskell¹² et à Charlotte Teller avoir eu plusieurs vies antérieures « en Syrie, mais brèves ; une en Italie jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans ; en Grèce jusqu'à vingt-deux ans ; en Égypte jusqu'à un très, très vieil âge ; plusieurs fois, peut-être six ou sept, en Chaldée ; une fois en Inde et en Perse ». Les regards étaient diamétralement différents.

¹⁰ LACAN, J., *L'Angoisse*, Séminaire X, Paris : Le Seuil, 2004, p.90

¹¹ LACAN, J., *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Séminaire IV, op.cit. p. 105.

¹² Mary Elizabeth Haskell (1873-1964) était la femme la plus proche de G.K. Gibrane, même si elle était mariée à Jacob. F. Directrice d'école à Boston, elle n'a ménagé aucun effort pour répondre à ses besoins d'ordre financier. Elle n'a ménagé aucun effort. C'est elle qui a fait partiellement qui a fait de lui ce qu'il est devenu par la suite. Elle l'a présenté à Emilie Michel, enseignante et journaliste francophone. A la journaliste Charlotte Teller. Hilou, Virginia a publié ses correspondances en 1972, sous le titre de *Beloved Prophet: The Love Letters of Khalil Gibran and Mary Haskell, and Her Private Journal*, à New York, Alfred A. Knopf 1972. Traduit en langue arabe نبي الحبيب, en 3 tomes, par Laurent Fares, éd. Dar al-jarida al-ahlia Beyrouth 1974.



Lettre de Gibrane pour May. Une correspondance qui a duré presque vingt ans.

La correspondance entre May et Gibran qui a duré presque vingt ans, ne s'est jamais tarie, jusqu'à la mort de ce dernier, témoin de leur passion culturelle et humaine formidable. Leurs lettres dispersées dont une partie était bien gardée chez May, ont été rassemblées dans un seul volume portant le titre: **FLAMME BLEUE**¹³. Elles ont été épargnées grâce au travail de fourmille de la chercheur syrienne Selma Haffar Kouzbari. Le manuscrit lui a été dérobé par son cousin et amant de l'adolescence, Josef. C'est sa famille qui a remis ces correspondances à la chercheur syrienne. Josef avait sous tutelle May et toutes ses possessions matérielles. On pourrait aller plus loin et supposer que son cahier journal **LES NUITS D'AL ASFOURIA** disparu à tout jamais, faisait partie des possessions. On n'existe, aujourd'hui, que quelques bribes rapportées par son ami Amine Rayhani, dans son livre publié à titre posthume: **Mon Histoire avec May**:

Il serait judicieux de rappeler que May et Gibrane n'ont jamais fait l'effort de se voir et de faire avancer cette relation qui, au fond, mérite plus de travail et plus d'approfondissement. Est-ce un choix ou une fatalité de la vie? La question reste posée, parce que leur histoire aurait pu prendre une autre tournure si les choix amoureux étaient autres. May avait pris conscience et s'est rendue à l'évidence que son ami Gibrane était l'amour impossible. Très platonique, un peu réservée, attachée à une certaine conduite depuis son enfance, May ne voyait pas d'horizons à cette relation. Gibrane était dans une autre sphère qui ne lui permettait pas de consacrer tout son temps à May. Un homme papillon, il était d'abord avec Mary Haskell, puis Joséphine Preston, Peabody, Gertrude Barrie, sa secrétaire Charlotte Teller Young...

Al- 'Akkad, le grand mal de la jalousie.

¹³ Flamme bleue, Lettres de Gibrane Khalil Gibrane à May, correspondances rassemblées par Selma Haffar Kouzbari et Dr. Souheil Bachrouni. Ministère de la culture, Damas 1985.

May n'a jamais pu éviter les avances d'un autre homme, ce monument des lettres arabes, Mustapha el-Akkad. Le salon de May était leur premier lieu de rencontre. Ils sont vite devenus amis inséparables. Al-'Akkad supportait trop mal le monde qui entourait May, surtout ceux qui ne pouvaient plus retenir leurs impulsions amoureuses pour l'une des rares femmes dans l'espace public. Par amitié, mais aussi par amour, al-'Akkad a exigé à May de lui consacrer un autre jour de réception, hormis le mardi consacré pour les rencontres du salon. Amoureuse de lui et connaissant sa jalousie, elle lui propose toute la journée de dimanche. Ils allaient voir ensemble le cinéma, se promener dans les grands jardins, seuls, tels deux amoureux. Un handicap qui envenimait cette relation, la présence de Gibrane. Il ne l'aimait pas, ni lui, ni sa littérature qu'il considérait trop légère. Il sentait que May lui donnait beaucoup d'importance au détriment de leur amour. Ses propositions hâtives, amoureuses charnels heurtaient sensiblement la fragilité les sentiments de May. May se murait derrière ses convictions religieuses. Dans l'une de ses correspondances, al-'Akkad raconte: **Chaque fois que je lui parlait d'amour (Charnel), elle regardait le ciel en murmurant, j'ai peur de Dieu.** Le spectre de Gibrane est resté un vrai handicap jusqu'à leur séparation. Le mot frère de la littérature n'était pas suffisant pour tarir cette jalousie. D'ailleurs pour May, la jalousie est synonyme d'amour. Au fond d'elle-même elle sentait une certaine fierté de femme désirée. Et à chaque qu'elle trouvait l'occasion de parler de Gibrane, elle le faisait en sachant qu'elle mettait al-Akkad dans une situation inconfortable. Dans une correspondance de Berlin, le 30 Aout 1925, elle n'hésite point de le dire: *Il m'est agréable de te dire que ce tu sens envers moi, je le sens aussi; depuis la première que je t'avais écrite, alors que tu étais dans ta ville historique d'Assouan. La première fois que je t'avais vu à l'entrée du journal **al-Mahrousa**, j'ai hésité longtemps, avant d'étaler devant toi mes propres sentiments. Timide, Je manquais d'audace et de courage. Je croyais que le fait que je sois avec les hommes ne te plaisait guère. Je comprends maintenant pourquoi tu n'as aucune affection pour Gibrane Khalil Gibrane. Je ne veux pas dire par là que tu es jaloux de Gibrane, il vit à new York et il ne m'a jamais vue, peut-être ne me verra-t-il jamais. Hormis ses photos dans ses articles de journaux, je ne connais pas grand-chose de lui. Par nature, la femme trouve du plaisir d'être le centre d'intérêt des hommes qui ne se cachent pas leur jalousie entre eux. Pardon, je ne voulais pas t'importuner, juste te dire mon bonheur pour cette jalousie, me sentir que j'ai de la valeur pour toi, et reconforter.*



Al-'Akkad, amoureux de May trop jaloux de Gibrane. Photo de l'époque

Le roman **Sarah** d'al-Akkad, n'est en réalité que le reflet de cette ambiguïté qui traversait el-Akkad profondément. Entre modernité, désir et vanité, il n'a jamais pu se départager. Deux femmes partagent l'espace romanesque de Sarah. Sarah qui est l'expression de la liberté du corps et de l'âme et Hind qui reste confinée dans des convictions archaïques. Les deux personnages ressemblent comme deux gouttes d'eau à Alice Dagher, la nouvelle amie d'al-'Akkad, journaliste libanaise très libérale dans ses idées, venues d'une famille acquise totalement au modèle de vie européen, et May, fille de bonne famille, mais trop réservée sur la question de la sexualité. Al-'Akkad n'a jamais digéré que May l'a laissé et partie définitivement quand elle a su qu'il avait une relation parallèle avec Alice.



Alice Dagher, la dernière campagne d'Al-'Akkad. Elle a été derrière la séparation définitive d'al'Akkad et May.

Dans son livre sur May et al-'Akkad, le critique Tanahi reprend en détail cette relation et la réaction de May " cet amour a cessé d'exister quand May a su qu'il y avait quelqu'un d'autre dans sa vie Sara (Alice Dagher), depuis elle n'a jamais revu al-'Akkad, et s'est isolé loin des regards des gens¹⁴" Malheureusement, la fin de cette relation était trop brutale. Au lieu de la défendre dans les moments durs, al-'Akkad était même parmi ceux qui ont insisté sur sa folie. Il était témoin de la chute d'une grande référence littéraire. Il est arrivé très en retard à son enterrement, et n'a pas assisté à la levée du corps. Le jour du quarantième jour de sa mort, il a écrit une longue élogie juste pour avoir une conscience tranquille.

3- Sadeq Rafi'i, entre folie et mensonges

Il était l'un des plus grands amoureux de May, et peut être le plus honnête. Il était même prêt à laisser sa femme qu'il aimait et sa famille pour rejoindre May. Elle l'a rencontrée la première fois au début de l'année 1923, elle avait dépassé ses trente ans alors que lui avait plus de quarante ans.



Sadeq Rafi'i, le fou de May

Chaque mardi, il était le premier à arriver au salon de Tanta, et le dernier à partir. Il ne demandait pas grand-chose, juste être aux côtés de May et l'écouter, parler avec elle, même s'il était un malentendant. May respectait cet amour, mais ne pouvait pas faire plus. On comprend facilement pourquoi il avait une grande haine contre al-'Akkad. Il n'a raté aucune rencontre du salon à côté des grands de l'époque, tels Ahmed Lotfi as-Sayed, Taha Hussein, Salama Moussa, Antone Jmayel, Chebli Chemeyyal, Khalil Moutrane, Ahmed Zaki, l'émir Mostefa Chihabi, Ismaïl Sabri et autres. Très épris, mais

¹⁴ أحاديث عن مي زيادة.

porteur d'une grande blessure qui l'a poussé un jour à quitter le salon avec énervement, et ne plus revenir. L'origine du malentendu entre May et Rafi'i est banal. Il était dans le salon de May, quand le poète et animateur des rencontres, Ismaïl Sabri, s'est laissé aller dans une longue discussion intime, à peine audible, que Rafi'i attendait qu'on lui donne la parole, celle-ci tardait à venir. Il s'énerma et quitta le salon, pour ne plus retourner. May essaya de l'amadouer en lui présentant ses excuses, mais en vain. Il lui envoya une lettre par laquelle il déclare rompre toute relation avec le salon. Depuis il n'a jamais mis les pieds. Une réaction lourde de conséquences. C'était l'expression d'un vrai désespoir. Son ami, M.S. al-'Aryan rapporte quelques détails à propos de l'impact psychologique laissé par cette séparation brutale: " J'ai rencontré M.S. Rafi'i en automne 1932, on a parlé d'amour et de passion, il m'a dévoilé le secret de son amour pour May, avec des mots tristes et une voix tremblotantes " *May, la voix céleste me dit-il, reviendra un jour. Je la reverrai, je suis convaincu même après dix ans de la lettre de séparation, en janvier 1934*" Il commença à ses serrer ses doigts et les étaler avant d'ajouter: On se reverra.¹⁵". Dix ans années et quatorze mois se sont écoulées sans que May ne revienne. Il ne l'a jamais revu jusqu'à sa mort. Son ami abou Raya¹⁶ le confirme dans son livre: **Les correspondances de Rafi'i**.

Très passionné, au bord de la folie, Rafi'i ne cessait d'écrire et de propager l'idée qu'il ne faisait que répondre aux lettres de sa bienaimée, May. Il écrit une trilogie poétique: **Lettres de tristesse, Nuage rouge et Les pétales de rose**¹⁷, dans laquelle il relate toute sa douleur amoureuse, sa solitude et sa voix triste et inaudible, qui n'arrive pas à toucher le cœur de May. Il va même avouer à son ami Abu Raya, le 22 février 1925, que le recueil **Nuage rouge** a rendu May folle de rage. Il alla jusqu'à dire le 14 avril 1930, " *ma seule préoccupation aujourd'hui c'est de terminer le livre de la diablesse*¹⁸, *Pétales de roses.*"

Un autre amour qui vole en éclat dont May n'en voulait pas.

VI- Al-Asfouria, un préjudice irréparable

Le sort s'acharne sur M. Ziadé qui sombre dans un chagrin profond, suite à une série de pertes. D'abord celle de son père en 1929, mort suite à longue maladie; ensuite celle de son ami-amant G. Khalil en 1931, qui était un grand ami irremplaçable et un vrai confident; suivie de la perte de sa mère en 1932.

Une blessure béante qui est restée ouverte jusqu'à sa mort.

¹⁵ العريان، محمد سعيد، حياة الرافي، مطبعة الاستقامة، القاهرة 1955، ص

¹⁶ محمود أبو رية،

¹⁷ رسائل الأحزان، السحاب الأحمر وأوراق الورد.

¹⁸ كتاب الشيطانة.



Les restes de l'asile d'al-'Asfouria où May a séjourné injustement, presque une année.

May n'a jamais pu se rétablir de cette déferlante catastrophe. Soudain, elle retrouvée toute seule dans un monde hypocrite et injuste. Puis vint le KO de son cousin Josef, qui l'a délesté de tous sens bien, au su et au vu de tout le monde, sans que personnes parmi ses amis, ne bouge petit doigt.

Une injustice désastreuse commise à son égard, elle la grande écrivaine de son époque et la plus en vue, et l'une des grandes pionnières de la question féminine en Orient. Elle s'insurge désespérance: *Ô Beyrouth comment as-tu supporté en me voyant traverser tes rues dans un cortège douloureux et déplorable? Comment n'as-tu pas réagi à mes larmes que j'ai déversé des larmes dans cette ambulance, à la merci d'un médecin et d'une infirmière, dans une terrible solitude, obligée de vivre ce sort malheureux qui m'a été réservée*¹⁹.

Elle était abattue quand son cousin et premier amour, Dr Josef n'a trouvé de meilleur à faire que de la jeter en pâture dans un hôpital d'aliénés mentaux. Pourtant ce qu'elle demandait quand elle s'est retrouvé toute face à une fatalité qu'elle ne pouvait supporter toute seule.

Josef était un imposteur. Un homme à mille visage.

Tout a commencé quand elle a demandé en 1935, à Josef de l'aider. Il lui a promis de l'emmener à Beyrouth pour un léger repos, le temps qu'elle retrouve ses forces. Dans une lettre archivée aujourd'hui et qui a été à l'origine de tout son drame, elle lui demande de venir à son secours, un cri d'alarme et de détresse.

Connaissant bien la fragilité de May, Dr Josef répondit vite à sa demande, arriva de Paris au Caire, après la mort de sa femme, avec un plan diabolique, celui de mettre la main sur tous ses biens. Il savait qu'elle ne lui refuserait rien "*en réalité, il est venu pour recenser mes biens, mon argent et toutes mes possessions et de s'en accaparer. Il m'a demandée de le désigner comme tuteur afin de préserver mes biens. J'ai répliqué que ma vie était très bien organisée et que je n'avais point besoin de tuteur.*

¹⁹ Amine Rayhani, mon histoire avec May (فصلي مع مي) M.A.E.E Beyrouth 1980. P. 13

Il a insisté, ne cessant de répéter: S'il te plait, fais-le pour moi. J'ai répondu que je le ferai sans grande conviction²⁰.

May sombre tout doucement et souffre de neurasthénie. Dr Josef l'interne dans l'asile psychiatrique d'al Asfourieh (Beyrouth). Délaissée d'abord par ses amis les plus proches et puis par tout le monde. Une partie de la presse dite libre, qui était sous la merci du Dr Josef, homme très influent, l'enfonce davantage. Après presque une année d'internement, Quelques-uns viendront à son secours afin de l'arracher à son calvaire. Fares Al-Khoury (1877-1962), un homme politique syrien engage alors l'ex-ministre devenu avocat, Habib Abou Shehla, qui mena une vraie bataille judiciaire pour secourir « le papillon de la littérature فراشة الأدب », démunie de toute force et pesant à peine une trentaine de kilos après une grève de la faim déclenchée par May afin d'attirer l'attention de la société des intellectuels qui connaissaient bien sa valeur. C'est surtout grâce à son Amine Rayhani (1876-1940) écrivain et philosophe libanais que sa situation est devenue une affaire d'état. Il a pu trouver une solution médiane, celle de la faire sortir d'abord de l'asile des fous, et la mettre dans l'hôpital Rabiz et l'hôpital américain, où les conditions de vie étaient meilleures. Après avoir eu gain de cause, il lui loue une maison dans la nature à Frika pour sa convalescence et l'encourage à donner une conférence à l'Université américaine au Liban, pour prouver à tous ceux qui avaient des doutes sur son état de santé et de ses facultés mentales, qu'elle se portait bien. Le mardi soir, 22 mars 1938, et avec l'aide de l'association al-'Urwa al-Wuthqa, elle donne une conférence à l'université américaine de Beyrouth, AUB sous un titre révélateur « **Le message de l'écrivain à la société arabe** ». L'occasion pour elle de prouver sa lucidité et sa force mentale. Elle gagne cette bataille brillamment. Après quelques jours de repos à Beyrouth, elle décide de retourner au Caire où elle s'éteint le 19 octobre 1941, à l'hôpital de Ma'adī.

VII- Sa disparition

Une femme seule, sans frères ni sœurs, sans mari ni amis, May regardait les jours passer dans le vide et le non-sens.

Sa biographie détaillée, réalisée d'une manière académique et minutieuse par le Pr. Selma al-Haffar Kuzbari²¹, nous apprend que depuis son enfance, elle préférait l'isolement et appréhendait la fuite du temps. Elle avait peur de la vieillesse, de ne pas être maîtresse d'elle-même. Elle redoutait l'angoisse de l'âge et de la dépendance. Cette hantise incontrôlable du temps a fait naître chez elle son amour pour la solitude qu'elle trouvait dans les recoins de la maison sous le vieux chêne sous lequel elle a beaucoup écrit. Une solitude tant désirée qui lui permettait d'elle avec elle-même dans un monde funeste et injuste. Un recours salvateur pour May. Son pensionnat au couvent des religieuses à Aintoura n'a fait qu'approfondir cette solitude jusqu'à devenir un état d'âme jusqu'à se poser des questions ontologiques: « Malgré mon grand amour, je suis

²⁰ Idem, P. 16

²¹ **Selma al-Haffar Kuzbari** Biographie complète de May, **tome I et II**, éditions Nawfal 1981.

dans mon pays comme une errante qui n'a pas de pays. Je voudrais une patrie pour laquelle je puisse mourir. »

Morte à l'âge d'une cinquantaine d'années, elle n'a pas eu le temps de vivre l'angoisse de la vieillesse. N'empêche que ses derniers jours étaient durs et lourds à supporter. Elle les a passés dans la plus haute des solitudes. Elle était très affaiblie par la succession de malheurs et le déclin de ses rêves. Elle n'est jamais arrivée à surmonter la douleur causée par l'internement injuste. Trop affaiblie, délaissée par presque tous ses amis, elle meurt le dimanche 19 octobre 1941 au Caire. Certains rapportent, qu'avant sa mort sur son lit d'hôpital à al-Ma'adi, elle aurait dit, en égyptien "*Je vous en supplie, laissez-moi me reposer*"²² Elle ne refusait de manger et d'aller à l'hôpital. Après l'alerte de l'un de ses amis, la porte de sa maison fut défoncée. Les infirmiers l'avaient dans son lit, bien préparée pour mourir. Allongée, rideaux rabaissés, une carafe d'eau bien à sec, à son côté droit, Sur sa table de nuit gisait trois livres: *Graziella*, de Lamartine, en français, *Dorian Grey* de Oscar Wild qui a été emprisonné à cause de son homosexualité, en anglais, et son livre, en arabe, sur Malak Hifni Nassef: *Bahithat al-badiya*, et un numéro de la revue al-Moqtataf, mensuelle, éditée par son ami Yacoub Sarrouf. Elle est restée quatre jours à l'hôpital, sans manger, entre la vie et la mort avant de lâcher prise, le dimanche matin 19 octobre 1941, par une journée d'automne ordinaire, calme, qui absorbait dans un calme religieux, les derniers souffles de May.

Ceux qui l'avaient suivie à sa dernière demeure dans le cimetière maronite se comptaient sur le bout des doigts: Houda Cha'raoui, Ahmed Lotfi Sayed, Khalil Motrane, Anton Jemayel, rédacteur en chef d'al-Ahram, après la mort de Daoud Baraket, ami intime de May. Al-Akkad, l'amant de May le plus proche avant leur séparation, n'assista pas à l'enterrement. Il n'est arrivé qu'après la levée du corps et l'enterrement, May était déjà sous terre. Très gêné, il a dit à ceux qui l'avaient rencontré à la sortie du Cimetière Maronite: *elle a vécu et mourut* comme une énigme. Lui qui a dit le quarantième jour de son enterrement²³:

Où est May, mes amis, dans cette rencontre?
Elle nous a habitués par sa présence
Son trône de grandeur
Répondait toujours à ceux qui en avaient besoin
Je ne vois pas May à notre rencontre?

22 أرجوكم، سيبوني أرتاح.
23 أين في المحفل "مي" يا صحاب ؟
عودتنا ها هنا فصل الخطاب
عرشها المنبر مرفوع الجناح
مستجيب حين يُدعى مستجاب
أين في المحفل "مي" يا صحاب ؟

سائلوا النخبة من رهط الندى
أين مي ؟ هل علمتم أين الندى مي ؟
الحديث الحلو واللحن الشجي
والجبين الحر والوجه السني
أين ولي كوكياه؟ أين غاب ؟

Elle fut enterrée dans l'intimité la plus absolue. Elle est partie prématurément, trop fragile pour supporter l'hypocrisie sociale généralisée. Il est dit qu'il y avait une plaque sur sa tombe où il est écrit: *C'est la tombe d'une jeune femme, dont les gens n'ont vu d'elle que de la gentillesse et des sourires, son cœur plein d'amertume et de peines. Elle a vécu, aimé, peinée, mais elle s'est battue jusqu'à sa mort*²⁴.

Qui aurait pu mettre plaque avec ce si beau texte révélateur?

En visitant le cimetière maronite, il n'y avait aucune plaque, juste son nom gravé sur une plaque dont l'érosion et le désintérêt ont effacé la couleur initiale "L'écrivaine May Ziadé, génie de l'Orient, 1941" Peut-être qu'elle a disparu? ou peut-être, que cette plaque n'a jamais existée. Je penche plutôt vers cette la deuxième probabilité.



Columbarium dans lequel se trouve les restes de May, dans le cimetière Chrétien Maronite du Caire.

24 « هذا قبر فتاة لم ير الناس منها غير اللطف والبسمات، وفي قلبها الألام والغصات، قد عاشت وأحبت وتعذبت وجاهدت، ثم قضت.»

Chapitre II

LA QUESTION FEMININE AU CŒUR DES GRANDS DEBATS DE L'EPOQUE

(à corriger)

Comme beaucoup de sa génération, May n'était pas seulement une femme de lettre brillante, mais aussi une vraie tête pensante à la situation sociale arabe face aux grands défis de la modernité. Le statut injuste de la femme était l'un de ces grands défis auquel il fallait faire face. Entourée des grands de son époque, penseurs, poètes, artistes, religieux, traducteurs, journalistes, écrivains, etc... May n'a jamais mis en berne l'idée qu'elle soit une femme qu'elle doit se battre pour être acceptée dans l'espace social dominé par les mâles. Elle savait pertinemment que la crème intellectuelle du Caire, de Beyrouth ou de Damas, ne reflétait pas le niveau culturel ou social de l'ensemble des sociétés arabes. Les milieux ruraux, en marge des capitales, Les femmes vivaient à l'état de servitude dû au poids des traditions et du religieux. Sa grande bataille était celle de la femme. Elle a mis en avant la question féminine parce qu'elle savait que libérer la femme c'est d'abord lui permettre l'accès à l'éducation et le savoir et lui faire connaître ses droits. Une femme libre équivaut un homme libre, sans cela, toute la société restera dépendante d'un vrai sous-développement mental qui ne fera jamais avancer les sociétés.

Née dans un milieu lettré et libéral, May a fait de sa littérature, poésie, romans, essais, biographie, son moyen efficace de combat, dans un terrain miné et complexe. L'espace féminin était son terrain par lequel elle manifestait avec courage, ses grands désirs de femme libre. Elle savait que le prix à payer, pour faire triompher l'idéal féminin, était lourd. Ce n'est pas fortuit qu'elle est considérée comme une vraie pionnière de la question féminine. May Ziadé joua un rôle fondamental et déterminant dans la renaissance féminine au début du XXe siècle, en Égypte, Liban et Syrie. Ses écrits sont devenus une arme redoutable face à une société arabe à systèmes sclérosés. Tout d'abord dans l'espace intellectuel, démocratique de son salon où la parole féminine commence craintivement à se libérer, et à se faire entendre avant de se propager dans tout le corps inerte du monde arabe. Elle milita aux côtés du grand réformateur, Qāsim Amīn (1863-1908) et de Huda Sha'rāwī (1879-1947) très connue par son franc-parler. La question du voile et l'ouverture sur un Occident salvateur sur le plan des idées, et très avancé sur le plan économique. Elle n'hésite pas, en 1921, lors d'une conférence intitulée « Le but de la vie », de sommer les femmes de revendiquer leurs droits d'être libre avant toute autre chose. Elle savait que les choix exprimés étaient difficiles, même dangereux. Très imprégnée de l'idéal féminin défendu en 1791 Olympe de Gouges qui réclame l'égalité politique entre hommes et femmes dans sa "Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne" qui stipule dans son article 1: "La femme naît libre et égale à l'homme en droits". Malheureusement, Elle est guillotinée deux ans plus tard.

Elle fait de son écriture et de la presse son fer de lance. Dans son article « **Comment je veux que l'homme soit** », paru dans Al-Muqtataf, en février 1926, et qui a fait couler

beaucoup d'encre, May dénonce les injustices et met l'homme face à lui-même. Pour la première fois, qu'une femme met en branle les vieilles assurances qui donnent aux hommes tous les droits, et confinent la femme dans un rôle qui ne dépasse le stade animal. Elle dénonce fermement l'autorité patriarcale archaïque et l'oppression que subissent les femmes, toutes catégories confondues. L'ignorance n'est pas une fatalité. La femme a pleinement le droit à l'instruction et à la reconnaissance de son statut de citoyenne. Sa liberté ne bousculera jamais le pouvoir masculin, il sera juste partagé avec équité. S'affranchir du poids des traditions et des clichés qui handicapent la femme et l'homme aussi, doivent disparaître à jamais. L'homme sera l'ami de la femme libre et non pas son ennemi, disait-elle. Ne faisant pas dans la dentelle, May Ziadé défend, acharnement, le droit de la femme à l'expression de son individualité et sa liberté. Un regard neuf que May jette sur sa société, mais qui demande, au préalable, une nouvelle perception des programmes de l'école et la réforme des lois. Sans cela, tout effort restera vain. Ses écrits, surtout sa poésie est une véritable quête de l'harmonie entre l'homme et la femme²⁵.

Elle n'a pas échappé à la destinée d'Olympe Gouge. Considérée comme folle, alors qu'elle ne l'était pas, elle est internée dans l'asile de fou. Ceux qui étaient derrière ce crime savaient très bien ce qui faisaient: mettre ainsi fin à une voix forte qui dérangeait. Son internement, plus exacte son incarcération considérée est le geste le plus abominable contre une femme qui a pris le relais des grandes femmes de son époque qui se battait pour un horizon pour la femme. Elle est les premières femmes à traiter la question de l'articulation entre féminité et sociabilité.

May ne venait pas d'un abîme sans fondements et sans histoire. Elle est l'héritière de tout un patrimoine de liberté, arabe et universel. Elle a toujours fait partie du grand mouvement de la Nahda ou Renaissance manifestée au début du siècle, qui a chamboulé les anciens reflexes et codes sociaux. Grâce à une élite libano-syrienne, imprégnée des idées nouvelles et une élite égyptienne, le changement en profondeur devenait possible. La presse, dont la majeure partie était dirigée par de Chwams, devient une arme redoutable dans *les mains* de la modernité. Tous les problèmes qui traversaient la société orientale dans son ensemble, sont mis sur la table des discussions: *le problème de la femme, rapports femme-homme, le hijab, le droit à l'éducation, le travail, la colonisation dont les mouvements rebelles commençaient à faire apparition, le rôle des arts et des lettres dans le changement* etc... rien n'est mis à l'écart de l'analyse. Nourrie des idées de cette Nahda, May Ziadé, qui est d'obédience chrétienne Maronite, est allée plus loin que les écrivains de son époque dont un grand nombre, de confession musulmane, qui étaient pour le changement, mais qui sont resté fixé sur Chari'a ou législation islamique pour ne pas se heurter à aux institutions religieuses, dont al-Azhar, toujours fort et imposant.

May a fortement cru à l'hybridité et au brassage des cultures. Ne voyait aucune raison valable à la confrontation Orient/Occident, elle prônait plutôt une certaine complémentarité, chose qui n'a pas été toujours du goût des décideurs religieux et sociaux. L'identité ne suffit jamais à elle-même, elle toujours besoin de vivre et de se

²⁵ Carmen Boustani, une vie, une écriture, Cahiers du GRIF, 1990, P. 164

ressourcer sinon c'est la mort annoncée, tout comme l'arbre fruitier qui ne reçoit aucune goutte d'eau et qui finit dans les poêles à réchauffement.

May Ziadé a milité durant toute sa vie, dans la société et en littérature. Elle était convaincue que sans contact direct, avec la population, les idées nouvelles ne fraieraient jamais chemin. Dans sa vie, comme dans son œuvre, elle est restée toujours fidèle à ses idées libératrices de la femme arabe mais aussi de l'homme asservi, du joug de l'esclavage et de l'ignorance. Elle n'a jamais hésité à dénoncer les idées rétrogrades qui faisaient de la femme un être sous tutelle à vie. Dans plusieurs de ses œuvres, May n'hésite pas mettre face à face, violement, les deux mondes disparates, masculins et féminins, pour mieux cerner la culture des inégalités et des injustices.

Son livre *Bahithat El-Badia* est à la fois une analyse bien fouillée, et une étude complète et cohérente de la condition féminine égyptienne. May Ziadé accumule dans son livre les faits les plus divers à l'appui d'une thèse qu'elle a toujours défendue, qu'on peut résumer ainsi : l'instruction des femmes est le premier signe de l'égalité entre les sexes. *Une femme ignorante n'élève que des ignorants et des esclaves*, ou en d'autres termes, le progrès des nations est déterminé par des facteurs différents dont le plus important est celui de la condition de la femme. Il est trop facile de lui attribuer tout ce qui la rend incapable de gérer son statut de femme « *Je ne comprends pas ce qu'ils veulent dire en attribuant la faiblesse à la femme : derrière toute prospérité, je ne trouve que l'influence de la femme* ». Son entreprise s'appuie sur d'innombrables exemples afin convaincre une population qui n'était pas du tout acquise à projet émancipateur.

L'intention de May Ziadé dans ce livre est de refuser la situation de la femme soumise à l'homme pour la simple raison qu'il est homme et qu'elle est femme. Sans hésiter, elle montre l'oppression qui pèse sur la femme depuis sa naissance. Elle constate que la femme, suite à une culture qui s'appuie sur les débris d'une culture traditionaliste, est mal considérée durant toutes les étapes de sa vie, y compris l'étape prénatale. L'idée d'avoir une fille est toujours un drame familial. A contrario, l'idée d'avoir un garçon fait le bonheur de l'entourage familial. Partant de ce postulat injuste, tout ce fait l'homme comme atrocité est justifié. Alors que pour les femmes, même les petites erreurs insignifiantes sont mises en exergues et condamnées. C'est pour cela que le salon de Mademoiselle May الأنتسة مي, sur le plan symbolique, demeure une preuve intangible de l'intelligence féminine qui n'a rien à envier à l'homme. Il est non seulement un exemple à part de la lutte d'une intellectuelle pour l'émancipation des femmes dans l'espace privé du salon, mais encore une contribution remarquable au mouvement de la renaissance littéraire, culturel et politique. Dans toutes ses interventions, May Ziadé s'insurge contre la claustration et l'enfermement de la femme. Elle s'appuie sur l'idée objective de *Bahissat El-Badia* qui remet les pendules à l'heure, même sur un plan scientifique:

« *Nous reconnaissons aux hommes leurs découvertes et leurs inventions dans la plupart de leurs actions ; cependant si j'avais pris le bateau avec Christophe Colomb, il ne m'aurait pas été difficile de découvrir moi aussi l'Amérique.* »

L'instruction est la nécessité première pour rendre à la femme ses droits élémentaires qui lui permettent de défendre l'essence de son existence, c'est le refus d'être soumise aux idées rétrogrades, encore très répandues dans les sociétés arabes de l'époque. L'éducation de la femme n'a jamais été un luxe mais une exigence pour l'avenir d'une

société sereine. Son appui fondamental c'est l'école. Permettre aux petites filles d'aller à l'école. Réformer les programmes scolaires aussi périmés que les lois, désavantageux pour l'image de la femme qui reste confinée dans le rôle de femme de foyer. Certains de l'époque de May, peut-être même aujourd'hui, considèrent que l'instruction prolongée de la femme risquait de différer les mariages et, par conséquent, d'avoir une conséquence désastreuse sur sa féminité et sa fertilité, donc sur l'équilibre sociétal.

Avec le grand réformateur Qacem Amine, elle réclame l'abolition du voile comme condition sine qua non du progrès et de la liberté. Grâce à cet homme, Qacem Amine, à la tête d'un mouvement de libération de la femme regroupant un millier d'hommes, que des épouses, mères et sœurs, auront la liberté de sortir dévoilées. Le grand pas vers la libération fut d'ailleurs effectué par l'homme politique Saad Zagloul lors de son discours à l'hôtel Sémiramis : après son retour d'exil, son premier geste spectaculaire fut de soulever le voile de la première femme de l'assistance. C'était un signal fort d'émancipation. May Ziadé s'inscrit dans ce projet social difficile mais qui avait tous les mérites d'exister puisque même dans la religion, il n'y a aucun verset coranique qui interdit à la femme de jouir de ses droits, ou qui impose le voile.

Elle insère dans le journal *El-Mouktatef* de février 1926 son article célèbre : « Comment je voudrais que l'homme soit ». Pour la première fois, une femme ose lancer ce défi : dire ce qu'elle attend de l'homme. Elle veut permettre à la femme de saisir son individualité propre.

Ses écrits sont considérés comme la pierre angulaire du mouvement de l'émancipation de la femme arabe. Elle a le mérite d'avoir remis en question les idées reçues. Son livre sur *Bahissat El- Badia* dans lequel elle expose ses idées sur une réforme féministe de l'espace social, n'est que le reflet d'un effort intellectuel colossal dans la perspective d'un changement radical de la société arabe face à l'oppression et les injustices qui sont installées depuis des siècles jusqu'à en devenir des réflexes.

Ce n'est pas anodin pour May d'avoir choisi de travailler sur les biographies de deux femmes pionnières de la question féminine. Deux femmes modernistes dans le sens qu'elles étaient pour le changement de la société arabe. Certes, elles ne sont pas allées jusqu'au bout de leur logique de changement, parce que la société de l'époque n'était pas prête pour un changement radical. Tout en préservant le port du *hijab*, qui était sujet à grand débat, dans une société fixée sur un passé archaïque, elles ont pu poser haut et fort l'émancipation pour les droits fondamentaux, le droit à l'éducation, au choix du mari, à la dignité et autres valeurs qui participent à l'épanouissement de la femme. La modernité était à l'époque vue comme élément destructeur de l'islam, donc mal reçu, un vrai panier à crabes dans lequel il fallait mettre la main avec tous les dangers possibles. May savait qu'elle marchait dans un champ miné. Le choix de travailler sur ces deux femmes et mettre leurs parcours à la portée de son temps, était pour elle sa façon de montrer la réussite, et surtout le force de la pensée féminine quand celle-ci trouve un terrain propice à son épanouissement.

Pourquoi deux biographies? Quelle est l'intérêt du genre? Une biographie c'est un parcours de vie, une expérience humaine qui pourrait être partagée, et servir pas de guide pratique afin de s'en servir comme modèle, mais un moyen convaincant de partage. Deux femmes qui ont bouleversé le statu quo et les fixations des sociétés

archaïques, noyées dans un sous-développement sans précédent et vraie misère mentale. En finalité, le but à atteindre par ces deux biographies c'est : *comment bénéficier de l'âme et l'aide et de l'intérêt*. Donc Ce n'est pas pour rien qu'elle a choisi ces deux grandes femmes: Malak hifni Nassif et Aïcha Taymour, très estimées et très respectées. Elle savait très bien les raisons profondes d'un tel choix. Ce qui a fait d'elle « la première libanaise à poser le problème de la condition de la femme arabe et à traiter la question de l'articulation entre féminité et écriture ²⁶»

Chapitre III

ECRITS ET PUBLICATIONS

Posséder la plume c'est le premier palier d'une liberté qui ne dément jamais.

May Ziadé.

A l'époque de May, seuls les hommes dans le monde arabe sont détenteurs de la plume littéraire, véritable arme pour générer la réflexion, l'esprit critique et faire advenir les transformations sociales souhaitées. C'est bien cette arme-ci que May Ziadé va s'attribuer dès l'âge de 24 ans, forte d'une certaine androgynie originelle, lui permettant de se battre au nom des femmes et pour leur libération, peut-être comme un homme, en tout cas avec la force de celui-ci, à la fois grâce à son esprit au travers de la pensée et à son corps même à l'œuvre du texte.

Une écriture inscrite dans l'idéal de son temps, LA LIBERTE. Toute sa production foisonnante ne s'est jamais détaché de l'idée qui fait de l'écriture le piédestal de la liberté. Liberté de la femme, mais aussi la liberté de soi-même face à une période des grands bouleversements. La femme est restée le terrain propice de son grand chantier, toujours inachevé.

Nous ne comptons pas dans le présent propos apporter la preuve que ladite plume est en fait un instrument pugnace, voire une épée : les textes parus au début dans Al Hilal et Al Moktataf puis, ultérieurement, dans des ouvrages tels que Bahissat al Badia, Propos de jeune fille et Flux et reflux sont d'une force engagée telle que l'objet en brille de lui-même, entendons par là, l'épée de la combattante, de la femme de lettres aux prises avec le gigantesque projet de révolution et d'évolution de son monde. Notre objectif est d'aller vers le signe sous-jacent, dans l'infra texte, pour montrer comment, dès les premières tentatives d'écriture, en l'occurrence poétique, la jeune de 24 ans a la témérité, au travers d'un discours fortement imagé, d'inscrire le corps, la chair féminine dans le texte même, faisant miroiter l'espoir de sa libération du joug d'une société, en l'occurrence la société arabe, alors encore foncièrement phalocrate.

Elle se remarquer très tôt en publiant publie très tôt, en 1910, son premier recueil de poésie **Fleurs de rêves** en langue française, sous le pseudonyme de **Isis Copia** qui reproduisait son vrai nom en langue arabe. Qui a une force mythologique. Il n'a pas été choisi à la légère.

En effet, Isis est le prénom de la plus illustre des déesses égyptiennes, perçue d'abord comme pouvant ressusciter les morts de son seul souffle, puis appréhendée comme la déesse de l'univers tout entier dont « chaque être vivant est une goutte d[e] [son] sang² ». En ésotérisme, Isis incarne l'Initiatrice, détenant les énigmes de la vie, de la mort et de la résurrection. Enfin, dans les premiers siècles de notre ère, « elle incarnera le principe féminin, source magique de toute fécondité et de toute transformation³ ». S'agissant du nom Copia, il en existe une racine latine, figurant dans le nom de la « corne d'abondance », en l'occurrence cornu copia, attribut traditionnel de la déesse romaine Copia, maîtresse de l'abondance née de la terre⁴

Ce bref aperçu mythologique permet de constater que May Ziadé, en se choisissant pour pseudonyme Isis Copia, voulait sans doute se présenter essentiellement comme la grande initiatrice de la transformation, ou devons-nous dire de la transmutation à venir, celle qui ressuscitera les esprits

Les soubassements de ce recueil se sont ses grandes déceptions de vie. Ses déceptions avec son cousin qui l'avait délaissée en choisissant ses études de

médecine en France sans se soucier de sa grande fragilité. Une grande blessure qu'elle n'a jamais pu surmonter jusqu'à la fin de sa vie, d'ailleurs c'est ce mal amoureux qui l'a entraînée dans les ténèbres d'une dépression fatale qui a fini par un internement non justifié sur le plan médical. Une autre question de taille, pourquoi a-t-elle écrit son intimité en langue française, pourtant très imprégnée de la langue arabe? C'est peut-être là grande question à creuser. Hormis son grand amour pour la langue française et la fascination de sa littérature, la question était aussi sociale. Ecrire une intimité très profonde quoique poétique, en langue arabe, à son époque dans une société mâle, c'était se jeter tout simplement dans la gueule du loup. La société de cette époque acceptait trop mal une telle pratique. D'ailleurs le recueil est passé sous silence.

Elle publie ensuite, cette fois-ci en langue arabe puisqu'elle s'adressait à son égo linguistique et social, deux biographies très fouillées, de deux femmes dirigeantes du mouvement féministe en Égypte qui se sont battues corps et âmes pour les droits de la femme arabe dans un monde qui évoluait très vite.

- *Bâhithat Al-Badiyah* (باحثة البادية) (biographie de Malak Hifni Nasif),
- *Aïcha Taymour* (عائشة تيمور) (biographie de Aïcha Taymour).

Deux grandes figures de la modernité arabe.

1- Malak Hifni Nassif (1886-1918)

C'est en 1909 qu'est apparu au Caire le terme *Al Nisaiyte*, équivalent à « féminisme » en Occident. En effet, l'Égyptienne *Malak Hafni Nassif*, sous le pseudonyme de *Bahitat al-Badiya*, prêcha à travers une série d'articles l'amélioration des conditions de vie des femmes. Ces articles avaient été publiés par son frère sous le titre de *Al-Nisaiyate*.

Le discours de Malak Hifni Nasif est considéré comme une première prise de conscience des femmes arabes, en tant que groupe social qui vivent dans des conditions défavorables qu'il faut transformer. Cette identification du féminisme explicite suivi par en 1923, Houda Charaoui (1879-1947). Ce geste mémorable a eu lieu au port d'Alexandrie et une deuxième fois à la gare du Caire où une foule de femmes drapées du noir attendaient deux amies qui revenaient d'une réunion féministe internationale tenue à Rome. Quand ces dernières ont débarqué du train, Houda Charaoui, suivie de Céza Nabarawi, se sont dévoilées, découvrant ainsi leur visage. La foule des femmes s'est mise à applaudir. Ce geste marque le début de l'émancipation de la femme arabe.

Une biographie d'une grande qualité qui a rassemblé tous les éléments essentiels dans la vie de Malak. Une grande réformatrice de son époque qui a été dans tous les grands débats de l'émancipation de la femme. Elle vient d'une famille aisée. Elle venue d'ici et non pas des couches sociales pauvres. La première femme à avoir appelé à l'émancipation de la femme et le droit à l'éducation et à l'égalité des genres. La première à avoir réussi le certificat général de l'école primaire. Elle a laissé ses empreintes sur son temps. Les journaux de l'époque sont le grand témoignage. Son

des langues étrangère français et anglais lui a permis d'avoir accès aux grands débats internationaux et nationaux.

Son mariage en 1907 a laissé des stigmates trop profonds. Elle croyait que sa culture lui donnera un statut autre que le statut familial. La réalité sociale était autre chose et son poids si profond il était trop difficile d'aspirer à un changement radical. Son mariage était une vraie catastrophe. Son mari, voyant qu'elle n'a pas eu d'enfants avec lui, il jugea qu'il n'aura jamais le garçon qu'il attendait d'elle. Il avait eu une fille de son premier mariage. Il revient vers sa première femme jugeant qu'elle était stérile. Cette séparation qu'elle trouva injuste la poussa à davantage de questionnement. Elle découvrit par la suite que c'était qui était stérile à cause d'une opération chirurgicale. Une grande partie sur ses écrits sur la femme gravitaient autour de la thématique de la stérilité. Elle prit l'affaire féminine avec acharnement dans le journal el-Mouayyad المؤيد dans lequel elle exposa toutes les questions de la femme sur le droit de l'instruction, c'est le moyen efficace pour aspirer à une certaine liberté. Le choix du mari, elle a par la suite rassemblé tous ses articles dans deux volumes publiés en 1910 sous le titre questions de femmes نسائيات un autre sous le titre Les droits des femmes حقوق النساء elle n'a pas pu le terminer à cause de sa mort précoce autour de l'éducation des filles et leur préparation pour affronter la vie dans toute sa complexité. Elle ne jamais contenté du travail de l'intellectuel, elle s'est impliquée fortement dans le tissu social en affrontant ces différents problèmes dans la société et faire face aux idées rétrogrades. Un grand impact. Pas simple devant discours religieux acquis sans efforts. Tout changement est une aubaine. Ahmed Zaki Pacha disait d'elle: Une rendu l'âge d'or des femmes qui se battaient contre les hommes enturbanés dans le domaine de l'écriture et les discours. بأنها أعادت العصر الذهبي الذي كانت فيه ذوات العصائب يناضلن أرباب العمائم في ميدان الكتابة والخطابة representa la femme égyptienne au premier congrès de 1911 au premier congrès égyptien en mettant en avant ses revendications essentielles concernant les droits et les devoirs de la femme. Les premiers balbutiements des droits de la femme. Une bataille des plus acharnées et des plus dures. Le hijab avait partie aussi du grand débat de l'époque initiés par quacem amine dans son livre: emancipation de la femme, la nouvelle femme/ تحرير المرأة والمرأة الجديدة لقاسم أمين / Une vision profondément acquise à la modernité mais qui n'a jamais oublié qu'elle était dans une société qui à peine ouvrait les yeux sur les grands changements, mais aussi dans le grand vacarme des changements de fond en comble.

2- Aïcha Taymour (1840-1902)

Une deuxième biographie, May l'a consacrée à la deuxième pionnière de la question féminine Aïcha Taumour (1840-1902). **Aïcha Taymour** ou **Taymuriya** (en arabe : عائشة التيمورية), née au Caire.

Tout a commencé chez May par une conférence à laquelle elle a été conviée par l'association La Jeune Egypte (Misr el fatat جمعية مصر الفتاة) elle a pensé à parler d'une femme riche qui a touché à tout pour confectionner un espace de liberté. Soudain a émergé le nom de cette femme qui est devenue la voix de celles qui n'en avaient pas. Ou la femme était prisonnière dans le silence et entre les murs. " et à chaque fois que la recherche avançait, se dessinait dans ma tête l'image de Aïcha Taymouriya avec sa singularité qui n'avait pas d'équivalent, même de loin." (preface)

Femme de lettre et réformiste. Elle a mené de grande bataille dans les moments les plus sombres de l'Egypte. Elle n'a ménagé aucun effort. Une production prolifique. Durant les la décennie de 1870-1880, poésie, essais, discours sociaux dans le groupe avant-gardiste de la société égyptienne. Elle l'auteur de le reflet du miroir (مرآة)

(التأمل في الأمور), dont elle fait part au lecteur arabe de la question de la femme dans son pays et sans le monde arabe.

May Ziadé a su toucher la vraie fibre de cette femme qui s'est battu jusqu'au dernier soufflé pour que la femme recouvre ses droits fondamentaux dans un monde arabe en pleine effervescence. Ça n'a pas été tâche facile.

Ce qui a fait de ces deux biographie des livres de references parce qu'ils on été sa tasse de café. Son projet face à une société de l'époque des plus agressives. Ce choix lui a couté la vie. " aicha Asmat (timouriya) est apparue quand la femme vivait ses années les plus sombres dans l'ignorance. Elle dans une periode noire. Elle était la lumière et la lueur d'espoir de la femme egyptienne et son avenir (P.16)

À travers les biographies de deux principales dirigeantes du mouvement féministe en Égypte, May appelle à émanciper la femme arabe et l'inciter à se comparer à l'homme, à être son égal et à bénéficier des mêmes droits.

Son œuvre ne s'arrete pas à ces limites. Elle est d'une très grande richesse, surtout dans le domaine de la traduction auquel elle a donné tout l'interet qu'il merite. Aucune ouverture sur le mande moderne ne se fera à l'exterieur de la traduction, le vrai pont du savoir. La maitrise de plusieurs dont le français, l'anglais qui étaent ses langues de base, s'ajoute à cela l'italien et l'allemand lui a permis de mener ses traduction avec une main de maitre, tels Arthur Conan Doyle, Max Müller, Brada et d'autres. C'est un champs dans lequel May a excellé, mal exploité par la critique arabe qui s'est spécilisé dans May Ziadé.

Byron, Mme de Sévigné, George Sand, Mme de Staël et se demandant pourquoi elle ne suivait pas leurs traces. Dès son jeune âge elle a voulu prendre sa vie en charge et ne pas vivre en marge de la vie active. En Egypte, elle a écrit dans différents journaux et revues, comme El-Mahroussi, El-Mauktatef, El- Ahram et a composé des livres biographiques, des œuvres critiques et ses propres mémoires. Tout cela, dans la langue arabe pour l'évolution de laquelle elle a beaucoup lutté. Polyglotte, elle a composé un roman en langue anglaise - non publié - ainsi qu'un recueil de poèmes publié en langue française. Elle traduit du français sous le titre Raja-el-mawja, le Retour de la vague du romancier Brada, de l'anglais, sous le titre Alhubfi Alazab, L'amour dans le tourment de Conan Doyle, et de l'allemand, sous le titre Ibtisamat wa demou, L'amour allemand de Mullet

D'une écriture à l'autre

S'il est possible de faire revivre quelque chose d'elle ce ne peut être en racontant des événements de sa vie mais en se laissant porter par la vibration de son écriture. De ces écrits de femme sur lesquels pèse inconsciemment l'interdit d'écrire, il s'agit de dénouer les fils et de remonter jusqu'aux sources de l'écriture.

Elle prenait la parole sans oser se manifester ouvertement, se cachant sous des pseudonymes masculins qui lui servaient de patronymes et lui permettaient de se définir et de se créer. Elle signait le plus souvent ses écrits, surtout ses articles, du nom de Kaled Ra'afat ou de Sindabad. Ou bien, elle choisissait des noms féminins

comme celui d'Isis Copia, de Aida ou de May ; ce dernier va d'ailleurs se substituer à son vrai nom, Marie.

Ce travestissement qu'utilise la femme pour écrire, pour assurer sa crédibilité et être publiée, est dû à l'interdit de la société du début du siècle qui considère son acte comme un crime contre la féminité d'un côté et, de l'autre côté, au sentiment de culpabilité que ressent la femme chaque fois qu'elle prétend écrire, une culpabilité qui s'efface mieux sous d'autres noms, fussent-ils féminins, ou sous des noms masculins affirmant un certain hermaphrodisme mental. .

Elle parle avec passion de la femme écrivain, de sa sensibilité ardente et vive qui réagit aux moindres sollicitations. Puis elle analyse la spécificité « orale » de l'écriture : l'on sait aujourd'hui toute l'importance de cette oralité pour la littérature féminine cherchant une distinction entre le parler des hommes et celui des femmes. Elle étudie pour cela la différence entre une voix masculine aux intonations autoritaires et égoïstes et une voix féminine qui laisse entendre un certain soupir, comme « l'achèvement d'une larme ». Elle proteste contre la tendance à rejeter les écrits féminins sous prétexte que c'est de la « littérature pour dames » :

May Ziadé a lutté socialement pour la libération collective des femmes arabes et, culturellement, pour que chaque femme s'invente individuellement. Son mérite est d'avoir été la pionnière de tout un travail théorique et de terrain qui va être repris par d'autres, de différentes générations pour donner un nouveau sens à la vie. défriché le terrain et d'avoir pressenti, hypothèse très audacieuse pour l'époque, que l'écriture est une recherche d'identité pour la femme. Toute sa vie elle n'a cessé d'écrire :

Chapitre IV

CHOIX DE TEXTES

C'est ça l'Amérique

L'histoire de la découverte de l'Amérique par l'idyllique Christophe Colomb, et les atouts que ces découvertes qui ont permis à l'homme et la civilisation de se développer, c'est l'histoire d'endurance et de la volonté d'un homme qui voulait aller le plus loin possible. Pour les observateurs de la modernité comme si l'histoire humaine s'était arrêtée soudainement attendant la finalité de cette expédition qui a relié les lieux les plus lointain à ceux des plus développées. Les relations entre les peuples se sont développées, la pensée a trouvé son champs d'exploitation, pour plus d'entente et d'espoir. Le désir de liberté est devenue chose courante qui permet à l'homme de sortir du déterminisme. Soudain, l'homme s'es tenu droit devant son créateur et sa création avec un désir permanent de comprendre ce monde, de se donner entièrement pour vivre. Une richesse dense qui permet à l'industrie et le commerce de se développer. Il y'a des minerais, de l'or et des pierres précieuses, différentes catégories de plantes, d'animaux imaginés par Noé et sa progéniture. Un nouveau monde avec ses richesses, sa nature, ses lacs, sa beauté, ses cascades, ses peuples métissés, pleine de vie, un monde nouveau avec sa civilisation qui s'était bâti sur d'autres civilisations et tout que l'humanité a créée. à la rencontre avec tout ce que l'humanité à créer de beau. C'est ça l'Amérique, avec son potentiel matériel et spirituel et sa pensée et sa création. Au summum de son art. une grande capacité d'amasser les richesses, suivi d'une grande générosité de la redistribuer pour la réalisation de grand projets. Comme si le métissage entre les peuples qui ont fait l'âme américaine a réveillé en l'Amérique le grand désir de chérir toute l'humanité. Un grand amour qui a grandi vite a fait d'elle la fraternité entre les humains. A chaque catastrophe c'est toujours l'Amérique qui est la première à réagir en prêtant main forte à celui qui en a besoin. A chaque apparition d'une nouvelle idée ou un principe de valeur, l'Amérique est la première à aider à sa propagation et lui donner la possibilité d'être connu. Et si besoin d'aide, c'est toujours l'Amérique à régir pour la réorganisation et remettre les choses à leurs places la plus impliquée dans l'aide et la plus rationnelle. Hormis tout cela, c'est le pays de la liberté²⁷.

Deux textes de son journal " Les Nuits d'al-'Asfouria, qu'elle tenait à jour, dans sa cellule dans l'asile psychiatrique d'al-'Asfouria. L'intérêt vient de ce choix vient du fait de deux éléments: le 1^{er}, Le texte retrace la douleur profonde que sentait May face à l'injustice commise par sa famille à son égard, surtout son cousin et l'amant de l'adolescence Dr Josef Ziadé. Le 2nd, le journal en question a disparu à jamais, hormis les quelques bribes rapportées soigneusement par Amine Rayhani dans son témoignage sur

²⁷ In conférence **c'est ça l'homme**, donnée le mardi 31 octobre 1922, au West Hall, a l'université américaine de Beyrouth AUB. C'est l'une de ses premières conférences. Elle commence par le bonheur de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Elle voit l'Amérique comme exemple du bonheur de l'humanité, et considère la découverte de l'Amérique comme le premier pas vers la construction d'une modernité humaine. Malgré son attachement à la liberté, elle est loin de l'histoire des indiens enterrés ou brûlés vivants parce qu'ils ont osé défendre leurs cultures et leurs terres.

A-t-on besoin de littérature?

Il est évident que la littérature, tout comme la langue, fonctionne conjointement avec la décadence et le l'épanouissement des peuples. Notre littérature, à travers sa longue histoire, en témoigne de la teneur de cette idée. Elle vécut ses grands jours et sa stagnation en fonction du degré de l'évolution des pays arabes. La véracité de cette idée elle se manifeste bien de nos jours. Quand on jette un regard sur la situation arabe qu'est ce qu'on remarque? Après une absence de plus trois siècles, les peuples arabes se sont réveillés. Les mouvements de changement hésitent au début, la volonté de celui qui se réveille est trouble, et vision manque durant un bon moment de clarté et de persévérance, égaré entre la nuit et les vérités des jours. Et combien dans les rêveries de la nuit se cachent des vérités, et combien dans la clarté des jours somnoient les rêveries. Nos peuples malgré, leur engouement pour demeurent encore hésitant et troubles. Et notre littérature, avec toutes les avancés qu'elle a réalisé, ses efforts et l'ampleur des réalisations, manque d'assurance et de stabilité. À-t-on besoin aujourd'hui de littérature?

May Ziadé. In conférence donné à l'université américaine de Beyrouth, Le Message de l'écrivain pour le monde arabe²⁸, amphi The West Hall, Le mardi 22 mars 1938. Une preuve irréfutable que May n'était pas folle, et qu'elle était maîtresse de tous ses capacités mentales. Les vrais fous étaient plutôt ceux qui l'avait incarcérée dans l'asile psychiatrique d'al-'Asfouria, Beyrouth²⁹.

cette épisode douloureux de la vie de May: **Mon histoire avec May**, et les quelques feuillets que j'ai eu le bonheur de consulter au centre de recherche de l'université américaine de Beyrouth AUB. Le Dr Josef Ziadé est convaincu que Miss May est atteinte de la maladie de percussio. Il présente les arguments qu'il croit irréfutable qui possède May vers ce sentiment de percussio, injustement victime de dépassements qui l'ont poussés à la grève de fin. Elle ne mange que forcée. Elle délaisse son corps, ni intérêt ni maquillage. Elle ne se lave plus ni se peigne. Aminé Rayhani. Mon histoire avec May. P. 53. Mouaassa al arabiya. 1980.

La mise sous tutelle

" Le Dr Josef me tendait des pièges secrètement, tout en faisant paraître pour me convaincre de ses bonnes intentions, l'image l'ami Fidel et le frère juste. De temps en temps il correspondait avec moi. Durant la période de ma maladie Il m'avait informé de la maladie de sa femme et m'invita à aller changer d'air à Beyrouth dans sa maison ou celle de son frère, pour quelques jours je lui ai écrit pour décrire ma situation lui demandant de rejoindre au Caire et m'aider. Il m'a répondu avec intérêt et gentillesse et il m'a promis de venir m'aider dès que la situation sanitaire de sa femme le permettait. Malheureusement sa femme est morte juste après. Il n'a pas tardé à venir pour m'aider à supporter ma peine et alléger ma douleur. Mais la vérité était tout à fait autre. Dès son arrivée au Caire il a commencé à recenser mes possessions matérielles et mes intérêts. Avec une grande gentillesse de mettre tous mes biens sous sa tutelle vu mon état de santé et ma fragilité. Je lui ai expliqué que je n'avais pas grand-chose à préserver et je suis organisée. Il a insisté en me disant: fais-le pour moi. C'est dans ton intérêt. À force d'insister je lui ai dit, je verrai. Le lendemain il est venu en

²⁸ رسالة الأديب إلى الحياة العربية.

²⁹ Doc 67171. L'université américaine. Revue al- 'Urwa al-wuthqa العروة الوثقى juin 1938.

compagnie de deux hommes de ses proches qui étaient collés à lui tout au long de son séjour chez moi, avec eux un *bachkateb* (notaire) du tribunal de 'Abdine. D'après ce qu'ils m'avaient raconté. Le notaire ouvrit un grand registre. Le Dr Josef tira de sa poche un stylo à encre et m'invita à signer. Je ne sais exactement ce qui m'est arrivé à cet instant? Pourquoi j'ai accepté la présence d'un *bachkateb* que je n'ai pas invité, pourquoi n'ai-je pas refusé de signer je ne sais pas. J'ai pris le stylo. J'ai regardé hébété le *bachkateb* lui demandant du regard où dois-je opposer ma signature. Il me fixa un moment avec inquiétude comme s'il connaissait les conséquences graves derrière cette signature. Puis il me montra deux espaces blancs où j'ai opposé machinalement ma signature, mon d'emprunt **May**. Juste en bas, mon nom et prénom de naissance **Marie Ziadé**³⁰.

Pour une fausse raison de m'alimenter et me tenir en vie, mes proches m'ont jetée en pâture à l'asile des fous, afin de mourir lentement. Je ne sais si la mort subite est meilleure que la mort lente? Dix mois et sept jours d'alimentation forcée, par voie buccale ou nasale avec tuyau à l'intérieur de ma gorge. Comment peut-on qualifier tout cela si ce n'est pas la mort programmée, insupportable et indescriptible? Mes dis proches à qui j'avais demandé en vain de l'aide et de me faire sortir de cet enfer d'al-'Asfouria, trouvaient du plaisir à écouter mes histoires, mon désastre et mon malheur³¹.

« Nous commençons d'écrire non seulement pour remplir les pages, mais pour revivre des sentiments avant même de les avoir écrits. Ce courage, nous ne le tenons pas de celles qui nous ont précédées, mais de nous-mêmes, cherchant à révéler l'âme de la femme dans ce qu'elle écrit d'elle-même non dans ce que les hommes ont écrit d'elle.³²»

« Le jour où j'écris et que ma main se fatigue des livres et ma plume de l'écriture, mon canari commence son gazouillis qui se mélange au ramage d'une volée d'oiseaux qui s'approche de ma fenêtre. A ce moment, les pensées sourient moi sur les pages du livre et mon crayon se cadence devant la feuille blanche.³³ »

« Malgré mon grand amour, je suis dans mon pays comme une errante qui n'a pas de pays. Je voudrais une patrie pour laquelle je puisse vivre et mourir »

« Homme tu m'as humiliée et tu as été humilié, libère-moi pour être libre, libère-moi pour libérer l'humanité.³⁴»

³⁰ May Ziadé. Les Nuits d'al-'Asfouria (الليالي العصفورية) texte perdu à jamais, in Mon histoire avec May. Amine Rayhani. Editions Muassassa al-'Arabia lidirassat wa nachr. Beyrouth. 1980. P. 14-15

³¹ Idem. P.13.

³² May Ziadé, « Impression d'une jeune fille » in Œuvres complètes, t. 2, p. 513-514)

³³ May Ziadé, « Ombre et lumière » in Œuvres complètes, t. 2, éd. Naufal, 1982, p. 308-309.)

³⁴ May Ziadé, « Bahissat El-Badia », in Œuvres complètes, 1. 1, p. 135

Les uns me disent: Tu n'es pas de nous, tu viens d'une autre religion. Et les autres répliquent: Tu ne peux pas être de nous parce que tu ne nous ressembles pas? Pourquoi suis-je la seule à ne pas avoir un pays? Je suis née dans un pays. Mon père vient d'un autre, a mère d'un troisième. Je réside dans un pays différent. Mes spectres se déplacent d'un continent à l'autre. Alors, J'appartiens à quel pays? Et quelle terre dois-je défendre.

Écrit en 1922. Al-Mahroussa.

1- POESIE

Aujourd'hui on qualifiera sa poésie d'audacieuse et osée. Pour s'en sortir et exprimer librement des désirs elle par le masque. الفناع. l'homme peut passer facilement. Khaled Nacha'at Ce n'est pas le cas de la femme. Sa poésie n'est pas seulement odacieuse mais elle est charnel. ce qui se cache derrière ce beau tableau-mémoire un grand desespoir après l'expérience de son premier amour avec elle était trop libre. C'est à moment là que les murs du religieux sont tombés. Le desir de se blancher et d'oublier le monde cest son reve une vraie allégorie qui renvoie à la liberté de la femme dans son corps emprisonné par des traditions, dans sa chair et dans ses actes. Elle ouvre la voie à ses semblables afin d'accéder à leurs corps, c'est-à-dire vers libertés. de ne pas céder au terrorisme masculin/ émancipation à laquelle la poétesse encourage ses consœurs, au point de les inciter d'aller le plus loin dans leurs rêves.

Balance-toi !

Balance-toi, petite plante,
Ta feuille est tendre et verdoyante
L'air est suave de fraîcheur :
Balance-toi ! L'heure est passée
Où par le soleil, oppressée
Tu pâlassais sous sa chaleur

Balance-toi ! Le crépuscule
Déjà sur les balcons ondulés
Ses fantômes mystérieux ;
Et sur la nature assoupie
Coule cette paix alanguie
Qui ne peut venir que des Dieux.

Oh ! Les douceurs de l'heure brune !
De deviner au ciel la lune
Quand l'azur est encore serein !
Oh ! La bise qui vous caresse !
Oh ! La chère ombre qui vous presse
Contre son chaste et moelleux sein !

Oh ! Les milles voix soupirent
Lorsque les longs stratus expirent
Quand le jour finit de mourir !
Oh ! L'or des paupières lointaines

Des étoiles qui dans les plaines
D'azur commencent à s'ouvrir !

Oh ! Les rêves du crépuscule
Quand l'ombre de la nuit circule,
Que les oiseaux ne chantent plus !
Ô tendresse ! Quand la pensée
En rythmes divins cadencée
Murmure de ces mots voulus...

Quand le toit des maisons s'efface,
Que l'oeil, inquiet, perd la trace
Du Moukattam dans le lointain,
Quand à l'entour tout, calmé, rêve,
Du coeur un cantique s'élève
Au Dieu du soir et du matin ;

Salut, honneur, amour, louange,
A Toi, qui fis et l'homme et l'ange,
A Toi, qui suspendis le ciel ;
Qui dans le temps et dans l'espace
Au jour, la nuit, marqua leur place
Salut à Toi, Père Éternel !

Plante, balance-toi, palpite,
Balance-toi, danse, petite !
L'air est suave de fraîcheur :
Balance-toi ! L'heure est passée
Où par le soleil oppressée
Tu pâlistais sous sa chaleur....

Lacrymosa

J'ai caressé ma lyre avec mes mains lassées
Et j'ai gravi la côte ou j'ai souvent marché,
Et j'ai baisé les fleurs des branches enlacées,
Et j'ai suivi mon rêve, allant au but cherché.
Le coeur battant à coups précipités, dans l'ombre;
Un seul désir dans l'âme, une larme à mon cil,
Voyant le ciel trop noir et la cité trop sombre,
Je t'ai suivi, mon rêve angoissant et subtil!
... Suivre son rêve, aller quand le sort vous appelle,
Au crépuscule tendre errer seul et pensif,
Et regarder le ciel quand le chagrin rebelle
A meurtri le Coeur pur sanglote, passif...
...Le ciel est noir, mais quelque chose,
Un point à reflets chatouillants,
Un semblant de prunelle rose,

Un astre aux feux doux, ondoyants...
Ainsi que l'étoile, naguère,
Bethlehem aux Mages montrant,
L'astre qui me guide m'attend
A la porte du cimetière.
Enfant depuis longtemps parti,
O frère devenu bel ange,
Pardonne à ma voix, mon petit,
Ma triste voix qui te dérange!
Que ta forme, sans s'attarder,
Reprenne la robe éphémère
De son enfance et de sa terre
Et vienne un peu me regarder!
Te souvient-il de notre enfance?
Toi vieux de quelques mois, Mimi;
Moi, fière de mon importance,
J'avais bien deux ans et demi;
Nous dormions souvent côte à côte
Amusés de nos entretiens
Composés de rire et de riens,
A voir une mouche qui saute;
Parfois nous nous battions bien fort,
Et tu mordais ma main osée
Qui touchait ta ceinture d'or
Sur ton cher berceau déposée;
Et moi je mordais à mon tour
Ton doigt, ta main, ton bras, ta joue,
Et tu te sentais bien, avoue!
Essoufflé de ma rude cour.
Alors, conciliant comme un homme,
Ton bras s'étendait, appelant;
Et tu saisissais mon corps, comme
Une mère apaise un enfant;
Tu suçais ma lèvre sévère,
Et moi sur le bout de ton nez
Je posais mes doigts consternés
D'avoir ainsi blessé mon frère.
Puis vint un beau jour de printemps
Mais son rayon semblait livide,
Et depuis déjà bien longtemps
Je pleurais sur le berceau vide
Quand, craintive, j'ai vu s'ouvrir
Un étrange écrin blanc et rose
Où l'on a couché quelque chose...
Et les échos semblaient gémir!
Depuis ont passé des années;
J'ai grandi, souffert, embelli,
Et de mes amours raffinées
Le plus cher dort enseveli!
Souvent le doux appel de frère

A brûlé ma lèvre et mon coeur...
Ah! Trop cruelle est la douleur
Qui remplit nos jours sur la terre!
O mon frère, ô mon frère mort,
Rien ne frissonne dans ta cendre!
Ne sens-tu rien de doux et fort
Sur tout ce qui fut toi descendre...?
Car ta soeur vient pour te chanter
De nos berceuses orientales,
Nocturnes lentes, automnales...
Ne pourrais-tu les répéter...?
Les morts oublient-ils les romances
Qu'ils ont appris à bégayer,
Et leurs compagnons de souffrances,
Et tous leurs efforts d'essayer...?
Et de leur langue maternelle
Oublient-ils les si chers accents,
Et les visions d'attraits puissants
Du pays, des campagnes belles...?
Ah! Dans mes bras, forme d'amour
Qui doucement sur moi te penches,
Viens! Reçois et donne en retour
Le baiser d'un coeur qui s'épanche!
Il est las, aigri, chagriné
De voir le vie un long mensonge;
Frère, viens le baiser en songe!
...Des pleurs sur mon front incliné...

Dans le troisième poème, **Capricieuse**, on retrouve les mêmes ingrédients. Elle fait passer sous silence son grand amour chanel, une belle sensualité très vive, par des images qui renvoient au corps masculin avec une vraie manifestation libidinale, telle déterminée par S. Freud, par le biais d'un frère qui n'a pas vécu aussi longtemps pour devenir une thématique véritable, mais son amour pour son cousin qui est devenu une fixation était si fort. Je ne partage pas l'avis des chercheurs Nicole Saliba-Chalhoub, qui voient en ça la référence du vrai frère emporté trop tôt par la mort³⁵.

En effet, sa poésie est imprégnée d'un Romantisme qu'elle alimente par ses lectures et cultive dans une sentimentalité effrénée, sur les pas de Lamartine, Byron, Shelly et par la suite, ceux de Khalil Gibran. Ses poèmes se caractérisent par la fusion d'une sensibilité vive et d'une fantaisie novatrice ; des thèmes comme la nostalgie, la hantise du temps, la nature ou encore le spleen pilotent toute son oeuvre.

³⁵ Saliba-Chalhoub, N., « L'oeuvre de May Ziadé : corporéité et corporéisme anticipés », in Le Centenaire du premier Congrès arabe de Paris, PUSEK, Kaslik, 2012.

Capricieuse

Grandiose, imposant dans la voûte profonde,
Le soleil saluait d'un coutumier adieu
Le fleuve les palmiers, les sables de ce lieu
Et cheminait vers l'autre monde.
Alors tout l'horizon laisse monter un cri,
Le firmament se teint de lilas et de rose
(Frémissements couleurs où l'azur doux repose),
Et le zéphire souffle attendri.
Le Caire était caché sous une vague brume,
Les arbres tournoyant sur les bords bruns du Nil
L'ombre tombait partout, sans trouver de péril,
Et couvrait la plaine et l'écume.
O Pyramides! C'est alors
Que, levant ma tête pensive,
J'entends errer sur vos flancs forts
L'écho de quelque voix plaintive;
Mais quoi! Serait-ce en votre sein
Q'un orphelin pleure sa mère?
Est-ce un hymne, est-ce une prière,
Est-ce un gémissement divin?
Mais déjà revient le silence
Autour du grand monument noir.
Un temps - Mon coeur frémit, s'élance,
Plane avec la brise du soir...
Soudain les sons se font entendre,
O dieux! Mais d'où viennent-ils donc?
Une douce harmonie y fond...
Est-ce de la voix d'Alexandre
Un écho? De Napoléon
Est-ce le sabre qui miroite?
Est-ce ta statue, o Memnon,
Qui tombe en une vapeur moite?
Est-ce le soupir d'un soldat
Défunt? Un cheval qui se cabre?
Est-ce un craquement d'un marbre
Qui depuis des siècles gît là?
Répondez, Monuments! Pyramides altières,
Des siècles révolus ô souvenir muet!
Sont-ce des chants d'amour, des commandes guerrières
Que vos entrailles jettent net?
Non, sur vos côtes délabrées
Ce n'est plus l'aigle Impérial
Qui marque vos terres sacrées
Des pas de son fougueux cheval;
Oh! Baissez vos armes françaises
Vos drapeaux sont à peine vus...
Et Mohamed Ali n'est plus,
Toutes les choses sont anglaises.

...

Ces longs échos flottants et chatouillant mon âme
Comme un souffle de brise, une haleine d'azur,
Un baiser maternel, un regard triste et pur,
L'éclair d'une subtile flamme,
Un doigt câlin d'enfant qui caresse mon front,
Un gazouillis d'oiseau, d'un fleuve le murmure,
Un sourire amical, un cri de la nature
Ou du soleil un rayon blond,
C'était la fanfare lointaine
Qui jouait Dieu sauve le Roi
C'était la vibration certaine
De coeurs vaillants et pleins de foi;
De tes moelleux flots nostalgiques
Harmonie, ô nectar divin,
Je laisse couler dans mon sein
Les tiédeurs mélancoliques...
Muses, Beautés, Beaux-Arts aimés,
Océans, rivière, verdure,
Azur immense, astres dorés
Qui du ciel êtes la parure
A vous, à vous mes jeunes ans,
A vous ma jeune intelligence,
Mon amour et ma confiance,
A vous mes rêves bleus et blancs!
Mais trêve de transports. A bientôt, Pyramides,
Et vous, Liban, Beyrouth, cher Antoura, salut!
Ma Syrie, Salut! Dès que je l'aurai pu
J'irai revoir tes horizons limpides.³⁶

2- ECRITS EPISTOLAIRES

Son écriture est un hymne à la liberté et l'émancipation. Une écriture avant-gardiste, notamment en matière de corporéisme, de chant à l'émancipation du corps et de l'esprit féminins, avant tout au travers de la suppression du tabou d'en parler. A la lumière du fantasme d'androgynie, peut-être pourrait-on comprendre qu'en dépit des 17 années de correspondance intime avec Gibran Khalil Gibran, elle n'ait pas vraiment œuvré à le rencontrer pour le connaître de près. On parle souvent de circonstances défavorables à leur rencontre, mais l'excuse ne saurait convaincre quand on sait que May Ziadé voyageait très souvent. Peut-être aussi, in extremis, n'a-t-elle pas eu le courage de ses propres écrits. Nous ne connaissons jamais les vraies raisons de l'impossible rencontre.

Evidemment, l'époque au cours de laquelle vécut May Ziadé nous renseigne bien sur le clivage entre son désir d'émancipation féminine et l'épreuve de réalité contraignante et adverse. Aussi, tout en annonçant la libération nécessaire du corps et l'affranchissement de la femme, l'écriture de May Ziadé anticipe tout autant le féminisme de la seconde moitié du XXe siècle, que la psychose²⁶, ou la neurasthénie noire, comme s'accordent à la qualifier ses biographes, à laquelle elle succombera à la fin de sa vie, preuve qu'elle n'aura pas réussi de son vivant à résoudre le conflit dans la réalité et que

³⁶ Isis Copia (May Ziadé), Fleurs de rêves, Le Caire : impr. Boehme et Anderer, s.d., 1910. 9 Idem.

la littérature, plus particulièrement la poésie, n'aura peut-être été qu'un tremplin pour fuir cet échec par la voie de l'imagination et du rêve.

Elle, dans un Orient lointain, au Caire. Lui, à l'extrême Occident, à New York. C'est ainsi que May et Gibran se sont aimés sans pour autant se rencontrer ne serait-ce qu'une seule fois. Après des années de correspondance ardente, elle lui envoie sa photo en juin 1921. C'est ainsi qu'il découvre le visage rond aux cheveux bruns assez courts de son amie amante dont il fait aussitôt le portrait. Elle y note « saḥīḥon annaka lam tahtadī ba'dou ilā sūrātī. Sūratarun futughrafiyyaton lī » (il est vrai que tu ne m'avais pas encore vue. Voici ma photographie.)

Dans sa première lettre, M. Ziadé exprime son admiration de l'article de Gibran intitulé « Le jour de ma naissance » qu'elle vient de lire dans la presse et salue par là-même *Les Ailes brisées* (1912) ; un texte semi-fictionnel inspiré des amours tragiques entre Gibran et Salma Karamé, une jeune femme de son village contrainte d'épouser le neveu d'un évêque cupide qui n'avait des yeux que pour la fortune du père de cette dernière. Alors que G. Khalil le dédie à Mary Haskell 5 (qui vient de décliner sa demande en mariage), c'est dans le cœur d'une autre Marie, inconnue, à sept mille kilomètres plus loin, que les battements des Ailes vont résonner ardemment pendant une vingtaine d'années.

À partir de 1919, le ton devient plus affectueux et confidentiel. Cette histoire d'amitié sublimée en amour prend un autre tournant quand la « chère et éminente Miss Ziadah » –comme l'appelle G. Khalil–écrit, en 1924 :

Elle le dit haut et fort. Gibran, j'ai écrit ses pages en riant pour éviter de vous dire que vous êtes mon bien-aimé, pour éviter le mot « amour ». J'attends beaucoup de l'amour et je crains qu'il ne m'apporte pas tout ce que j'attends de lui

De Gibrane à May New York, 11 juin 1919

Ma chère Miss May,

Notre dialogue que nous avons sauvé après cinq années de silence, ne retournera jamais à la récrimination ou au blâme, car j'accepte tous vos propos, persuadé qu'il serait malvenu d'ajouter, ne fût-ce qu'un pouce, au sept mille miles qui nous séparent; nous devons d'ailleurs essayer de réduire cette distance grâce à ce que Dieu a insufflé en nous pour nous inciter à aller vers ce qui est beau, à tendre vers ce qui est la source, et à aspirer à ce qui est éternel.

De nos jours, mon amie, c'est déjà bien assez de faire face à la souffrance, à la confusion, aux difficultés et aux obstacles. Et selon moi, une idée qui peut résister à l'absolu et à l'essentiel est à l'abri des effets d'un mot ou d'une phrase dans un livre, ou d'une observation faite dans une lettre. Aussi ne tenons pas compte de nos différences - dont la plupart ne sont que verbales - déposons-les dans un coffre d'or et noyons-les sous un océan de sourires.

Comme vos lettres me sont douces, May, et combien délicieuses. Elles sont comme une rivière de nectar qui descend du sommet de la montagne et se fraie en chantant un chemin dans la vallée de mes rêves. Elles sont comme le luth d'Orphée, qui attire ce qui est éloigné et transforme ce qui est proche, et grâce à ses hymnes enchantés, métamorphose les pierres en torches enflammées et les branches en ailes frémissantes.

Le jour où une de vos lettres arrive est pour moi comme le sommet de la montagne - aussi que dirais-je d'un jour où trois lettres arrivent en même temps ? Ce jour là je quitte les sentiers battus du temps pour errer dans les rues " d'Iram aux colonnes "

Vous dites dans votre première lettre : « si j'étais à New York, je visiterais votre studio » . Ne l'avez-vous pas déjà visité ? Mon studio est un temple, mon ami, mon musée, mon ciel et mon enfer. C'est une forêt dans laquelle la vie appelle la vie, et un désert au milieu duquel je me tiens et ne vois qu'une mer de sable et une mer d'éther. Mon studio est une maison sans murs ni toit, mon amie. J'y garde maints objets que je chéris. Je suis un grand amateur d'antiquités. J'ai réuni une petite collection d'objets rares et précieux des temps révolus, comme des statues d'Égypte, de Grèce, et de Rome, du verre phénicien, des poteries de Perse, des livres anciens, des tableaux de peintres français et italiens, et des instruments de musique qui parlent même dans leur silence.

(...)

J'aime les objets antiques. Ils me fascinent parce qu'ils sont le fruit de la pensée humaine, avançant en une procession d'un millier de pas résolus, pour (sortir) des ténèbres et (aller) vers la lumière - cette pensée éternelle qui ne plonge au plus profond de la mer que pour s'élever jusqu'à la Voie Lactée. Mais quand vous m'avez dit: « Comme vous êtes heureux, vous qui trouvez satisfaction dans votre art », cela m'a fait longuement réfléchir. Non May, je ne suis ni heureux ni satisfait. Il y a quelque chose en moi qui ne peut jamais être content, mais qui ne ressemble nullement à de la convoitise; quelque chose qui ne peut jamais connaître le bonheur, mais qui ne ressemble pas à de la tristesse.

Au tréfonds de moi, il y a un perpétuel frémissement et une souffrance incessante, et je ne désire changer ni l'un, ni l'autre - dans une pareille situation, un homme ne peut connaître le bonheur; ou le contentement, mais il ne doit pas se plaindre, car la lamentation ne va pas avec un certain réconfort et une transcendance. (...)

Quant au bonheur, il vient quand on est ivre du vin de la vie; mais celui dont la coupe est profonde de sept mille lieues et large de sept mille lieux ne pourra jamais connaître le bonheur, à moins que la vie en son entier soit versée dans sa coupe. N'est-ce point votre coupe, May, (large) de mille et une lieues ? (...)

Un jour viendra où je m'enfuirai en Orient. La nostalgie de ma patrie me détruit presque, et si ce n'était pas la prison qui m'entoure, les barreaux que j'ai forgé de mes propres mains, je m'embarquerais sur le premier bateau à destination de l'Orient. Mais quel homme est capable d'abandonner sa maison faite de pierres qu'il a passé sa vie à tailler et à mettre en place - Même si sa maison est sa prison parce qu'il n'est ni capable ni désireux de l'abandonner, ne fût-ce qu'un seul jour. (...)

Vous me demandez aussi si vous avez des amis dans cette partie du monde. En cette vie, par ce qu'elle contient de douceur blessée et de divine amertume, vous avez bien un ami dans cette partie du monde. Il est résolu à vous défendre, il veut votre bien et veillera à ce que nul mal ne vous advienne. Un ami lointain est parfois plus proche qu'un (ami) près de soi. La montagne n'est-elle pas plus impressionnante et plus nettement visible pour celui qui traverse la vallée que pour celui qui habite sur ses pentes ?

La nuit a étendu son voile sur le studio, et je ne peux plus voir ce que ma main écrit. Mille vœux pour vous et mille salutations, et que Dieu vous protège toujours.

Votre ami sincère, Gibran Khalil Gibran

1-3 décembre 1923

Comme votre lettre est douce à mon cœur, May, et si agréable !

Je suis allée à la campagne il y a cinq jours, et j'ai passé tout ce temps à dire adieu à l'automne que j'aime, rentré de cette « vallée » il y a deux heures à peine. Je suis revenu gelé et transi parce que j'ai fait le voyage dans une voiture décapotable, parcourant une distance plus importante que celle qui sépare Nazareth de Bécharré... Mais... je suis revenu et j'ai trouvé votre lettre au sommet d'une pile d'autres lettres, et vous savez que tout le reste de mon courrier s'évapore devant vos yeux quand je reçois une lettre de ma bien-aimée. Je me suis assis pour la lire et elle m'a fait chaud au cœur. J'ai alors changé d'habits et l'ai relue une seconde fois, puis une troisième, et j'ai continué à la lire en oubliant tout le reste. Je ne mélange pas le vin divin avec d'autres breuvages, May.

À cette heure, vous êtes avec moi ; vous êtes avec moi, May. Vous êtes ici et je vous parle, mais avec des mots bien plus beaux que ceux-ci. Je parle à votre grand cœur dans un langage bien plus noble que celui-ci, et je sais que vous m'entendez, je sais que nous nous comprenons en toute clarté, et je sais que nous sommes plus près du trône de Dieu en cette nuit qu'à aucun autre moment par le passé.

Je loue et remercie Dieu, car l'exilé a retrouvé sa patrie et le voyageur le foyer de ses père et mère.

En cet instant même, il me vient une pensée admirable. Écoutez plutôt, ma douce amie : si nous devons un jour nous disputer (autrement dit, si la dispute était inévitable), nous ne devons pas nous séparer comme nous l'avons fait par le passé après chaque « bataille ». Nous devons rester, malgré nos différences, sous le même toit jusqu'à ce que nous soyons las de nous disputer et que nous nous mettions à rire, ou bien jusqu'à ce que la dispute elle-même soit lasse de nous et se retire après nous avoir salués d'un hochement de tête.

Que pensez-vous de cette idée ?

Querellons-nous donc autant qu'il nous plaira, ou bien autant que la querelle elle-même nous le permettra, car vous êtes d'Ihdin et moi de Bécharré, partant, la querelle fait partie de nos traditions. Toutefois, quoi qu'il arrive à l'avenir, nous devons scruter le visage l'un de l'autre jusqu'à ce que les nuages se soient dissipés. Et si votre secrétaire ou la mienne devait s'en mêler — car elles sont la cause de nos disputes — nous devons les éconduire aimablement, mais avec la force diligence.

De toutes les personnes, vous êtes la plus proche de mon âme et de mon cœur, et nos âmes ni nos cœurs ne se sont jamais disputés. Seules nos pensées se sont querellées, et la pensée est acquise, elle découle de notre environnement, de ce que nous voyons en face de nous, de ce que chaque jour nous apporte ; mais l'âme et le cœur ont formé à eux deux une essence sublime en nous bien avant nos pensées. La fonction de la pensée est d'organiser et d'arranger, et c'est une fonction noble et

nécessaire à nos vies sociales, mais elle n'a pas de place dans la vie du cœur et de l'âme. « Si nous devions un jour nous disputer, nous ne devons pas nous séparer. » La pensée peut tenir ces propos bien qu'elle soit l'origine de toute dispute, mais elle ne peut dire le moindre mot sur l'amour, pas plus qu'elle n'est capable de mesurer l'âme avec des mots ni de peser le cœur à l'aune de la logique.

J'aime ma petite, mais je ne sais expliquer pourquoi je l'aime. Je ne veux pas le savoir, il me suffit de l'aimer. Il me suffit de l'aimer avec mon âme et dans mon cœur. Il me suffit de poser ma tête sur son épaule quand je suis triste, seul et abandonné, ou bien quand je suis heureux, plein d'enthousiasme et d'émerveillement. Il me suffit de marcher près d'elle jusqu'au sommet de la montagne et de lui dire de temps à autre : « Tu es ma compagne, tu es ma compagne ».

On me dit, May, que j'aime les hommes, et d'aucuns me reprochent d'aimer tout le monde. Oui, j'aime tout le monde, je les aime entièrement, sans discrimination ni préférence, je les aime comme un tout, je les aime parce qu'ils participent de l'esprit de Dieu. Mais chaque cœur a sa Qiblah particulière, chaque cœur a une direction particulière vers laquelle il tend quand il est tout seul. Chaque cœur possède un ermitage où il se retire, seul, pour y chercher réconfort et consolation. Chaque cœur brûle pour un autre cœur avec lequel il puisse fusionner afin de goûter tous les bienfaits de la vie et la paix, ou bien oublier les peines [et les souffrances] de la vie.

Depuis des années, je crois avoir trouvé la direction vers où mon cœur se tourne. Et cette révélation a été des plus simple, des plus claire et des plus belle. Pour cette raison, je me suis rebellé contre Saint-Thomas, qui m'a dit ses doutes et réclamé des preuves. Je me rebellerai contre Saint-Thomas et contre sa main incrédule afin qu'il nous laisse en paix dans notre retraite céleste, afin d'apprécier pleinement la foi que Dieu nous a donnée.

La nuit est désormais bien avancée, et nous avons très peu parlé de ce qui nous souhaitons dire. Peut-être est-il préférable de parler en silence jusqu'au matin. Et le matin, ma tendre aimée se tiendra près de moi devant nos nombreuses oeuvres. Et après cela, quand le jour et les problèmes seront terminés, nous reviendrons nous asseoir près du feu et parler.

Et maintenant, posez votre front plus près, comme ceci — et que Dieu vous bénisse et qu'Il vous protège³⁷.

Gibran

Lettre de May Ziadé à Gibrane

Le Caire 15 janvier 1924

« Mes épanchements auprès de vous - que signifient-ils ? Je ne sais pas vraiment ce que je veux dire par tout cela. Mais je sais que vous êtes mon bien-aimé et que je

³⁷ Gibrane Khalil Gibrane, Lettres d'amour, traduction Anne Juni, éditions La Part Commune, 2006.

vénère l'Amour. Je dis cela en sachant parfaitement que le plus petit Amour est grand. La pauvreté et les épreuves qui vont de paire avec l'Amour sont de loin préférables à la richesse sans lui. Comment se fait-il que j'ose avouer ces pensées ? En faisant cela, je les perds... néanmoins, j'ose le faire. Dieu merci, j'écris tout cela au lieu de le dire, parce que si vous étiez maintenant ici, présent en chair et en os, je me rétracterais et vous fuirais pour longtemps, et ne vous permettrais de me revoir qu'après que vous ayez oublié mes paroles.»

« Je me reproche même de vous écrire, car en écrivant je trouve que je prends beaucoup trop de libertés ... et je me rappelle les paroles des sages de l'Orient : « Il vaut mieux qu'une jeune femme ne sache ni lire ni écrire. » A ce point de mes réflexions se profile devant moi Thomas l'incrédule. L'hérédité a-t-elle quelque chose à voir avec ceci, ou s'agit-t-il de quelque chose de plus profond ? Qu'en est-il ? Je vous en prie, dites-moi ce que c'est. Dites-moi si j'ai raison ou tort, car j'ai confiance en vous, et par tempérament je crois tout ce que vous me dites ! Que j'aie tort ou raison, mon cœur vous est acquis, et il vaut mieux qu'il reste auprès de vous en gage de protection et de tendresse pour vous garder et vous chérir. »

« Le soleil a sombré sous l'horizon lointain, et entre les nuages, merveilleux de forme et d'aspect, est apparu un astre unique et brillant, Vénus, la déesse de l'Amour. Je me demande si cet astre est habité par des gens comme nous, qui aiment et sont remplis d'un désir éperdu. Se peut-il que Vénus ne soit pas comme moi et n'ait pas son Gibran - une lointaine et belle présence, qui est en réalité très proche - et se peut-il qu'elle ne soit pas en train de lui écrire en cet instant même, alors que le crépuscule vacille au bord de l'horizon, sachant que l'obscurité succédera au crépuscule, et que la lumière succédera à l'obscurité; que la nuit succédera au jour et que le jour succédera à la nuit, et que cela continuera maintes et maintes fois avant qu'elle ne voie son bien-aimé? Toute la solitude du crépuscule se glisse ainsi en elle, et toute la solitude de la nuit. Elle jette alors sa plume, et elle se protège de l'obscurité derrière le bouclier d'un seul nom : Gibran. »

De Khalil Gibran à May Ziadé.

Le 26-02-1924

Vous me dites que vous avez peur de l'amour ; pourquoi cela, ma tendre amie ? Avez-vous peur de la lumière du soleil ? Avez-vous peur du flux et du reflux de la mer ? Avez-vous peur du jour naissant ? Avez-vous peur du retour du printemps ? Je me demande pourquoi vous avez peur de l'amour ? Je sais que l'amour d'une âme basse ne peut vous satisfaire, tout comme je sais qu'il ne peut pas me plaire. Vous et moi ne saurons jamais satisfaire de ce qu'il y a de mesquin dans l'esprit. Nous voulons tout en quantité. Nous voulons tout avoir. Nous voulons la perfection. Je dis, Mary, que dans cette aspiration qui est la nôtre se trouve notre accomplissement, car si notre volonté n'était qu'une ombre parmi les innombrables ombres de Dieu, nul doute que nous atteindrions l'un des nombreux rayons de Sa lumière.

Oh ! Mary, n'ayez pas peur de l'amour ! N'ayez pas peur de l'amour, amie de mon cœur. Nous devons nous soumettre à lui malgré ce qu'il peut nous apporter de souffrance, de désolation, de nostalgie, de perplexité et de confusion. Ecoutez, Mary : aujourd'hui, je suis dans une prison de désir, qui sont nés lorsque moi-même je suis venu au monde. Et aujourd'hui, je me trouve entravé par les chaînes d'une idée aussi vieille que les saisons de l'année. Pouvez-vous faire montre de mansuétude à mon égard, dans ma prison, afin que nous puissions émerger enfin à la lumière du soleil ? Resterez-vous près de moi jusqu'à ce que ces chaînes soient détruites et que nous puissions marcher librement et sans entraves jusqu'au sommet de la montagne ? Et maintenant, venez plus près, rapprochez votre front de moi – comme ceci, comme ceci, et que Dieu vous bénisse et vous protège, compagne bien-aimée de mon cœur.

May à Gibrane

... Viens Gibrane, rends-nous visite dans cette ville. Pourquoi refuses-tu de venir, toi l'enfant chéri de ce pays qui t'appelle. Viens mon ami, la vie est trop courte. Une soirée au bord du Nil équivaut toute une vie de gloire, richesse et amour³⁸.

Malgré ces paroles pleines d'amertume, Gibrane était ailleurs, menant une vie différente de celle dont May rêvait. Un monde paisible, de liberté et d'amour. Morts tout deux sans se voir, est-ce destin ou le diktat de Gibrane?

De May à al-'Aqqad.

Je t'écris d'un pays pour lequel tu as l'admiration et que j'aime moi aussi. Seulement mon admiration pour ton poème si fort dans ses mots et sa structure, est si grande que tout. Je la garde soigneusement dans un coin sur avec mes papiers privés par peur de la perdre. Je ne peux décrire mes sentiments en lisant votre poème. J'ai juste envie de te dire: ce que tu sens pour, je l'ai sentie pour toi depuis la première lettre que je t'avais écrite lors de ton séjour dans ta ville historique Aswan. J'ai eu peur de te divulguer mes sentiments envers toi, depuis quand je t'ai vu devant le siège du journal al-Mahrousa. Je manquais d'audace et de courage. Je croyais que le fait que je sois avec les hommes ne te plaisait guère. Je comprends maintenant pour tu n'as aucun penchant pour Gibrane Khail Gibrane. Je ne veux pas dire par là que tu es jaloux de Gibrane, il vit à New York et il ne m'a jamais vu, peut-être ne me verra-t-il jamais. Je ne l'ai jamais vu aussi hormis ses photos dans ses articles de journaux. La nature de la femme elle trouve du plaisir d'être le centre d'intérêt des hommes qui ne se cachent pas leur jalousie entre eux, n'est-ce pas. Pardon je voulais juste dire ma joie pour cette jalousie, pas pour te mettre en mal, juste pour me sentir que j'ai de la valeur pour toi, me reconforter et me faire plaisir³⁹. Je me suis laissée aller dans la douceur de ta belle

³⁸ تعال يا جبران وزرنا في هذه المدينة، فلماذا لا تأتي وأنت قى هذه البلاد التي تتاديك. تعال يا صديقي، تعال فالحياء قصيرة وسهرة على النيل توازي عمراً حافلاً بالمجد والثروة والحب.

³⁹ أرسلتها إلى العقاد، من برلين في 30 أغسطس عام 1925:

" أكتب إليك من بلد كنت دائماً تعجب بشعبه، كما أعجب به أنا أيضاً، ولكن إعجابي بقصيدتك البليغة في معناها ومبناها، بها غبطة لا حد لها، واحتفظت بها في مكان أمين بين أوراق الخاصة خوفاً عليها من الضياع. إنني لا أستطيع أن أصف لك شعوري حين قرأت هذه القصيدة، وحسبي أن أقول لك: إن ما تشعر به نحوي هو نفس ما شعرتُ به نحوك منذ أول رسالة كتبته إليك وأنت في بلدك التاريخية أسوان. بل إنني خشيتُ أن أفاتحك بشعوري نحوك منذ زمن بعيد، منذ أول مرة رأيتك فيها بدار جريدة "المحرسة". إن الحياء منعي، وقد ظننتُ أن اختلاطي بالزملاء يثير حمية الغضب عندك. والآن عرفتُ شعورك، وعرفتُ لماذا لا تميل إلى جبران خليل جبران". وتابعت: "لا تحسب أنني أتهمك بالغيرة من جبران، فإنه في نيويورك لم يرني، ولعله لن يراني، كما أنني لم أراه إلا في تلك الصور التي تنشرها الصحف. ولكن طبيعة الأنثى يلذ لها أن يتغابر

poésie. Ses mots, sa musicalité, ses sens profonds, ce qui m'a donné le sentiment de te voir avec moi en Allemagne. Malgré les longues distances qui nous séparent... Je retournerai prochainement au Caire. On aura l'occasion de se voir et je te raconterai tout ce que j'ai dans mon for intérieur. J'ai beaucoup de choses à te dire en intimité. Je sais que tu préfères marcher dans l'espace infini du désert. Je trouve en toi l'homme de confiance sur qui je peux compter.

Berlin 30 Aout 1925

Mustapha sadeq Rafi'i

Beaucoup sont tombés amoureux de May, femme intelligente et conviviale. Le salon qui était un espace culturel, était un lieu aussi de découverte d'une femme qui ne ressemblait aus femmes de l'époque, une femme atypique dès son jeune age. Beaucoup d'intellectuels de l'époque qui étaient des adeptes de son salon sont tombés amoureux, sont qu'elle puisse partager avec eux cet amour. Parmi ces prétendants, on trouve Mustapha Sadeq Rafi'i qui est devenu presque fou d'elle en délaissant sa femme et ses enfants, jusqu'à devenir la risée des certains intellectuels de l'époque. C'était un amour impossible parce que May ne le partageait pas, malgré ses lettres et **sa poésie. Elle avait ses modèles, rafi'i n'en était pas un. Il lui a offert un flacon de parfum, mais elle l'a totalement négligée. Il écrit une lettre attirant son attention sur ce qu'il ressentait pour elle.**

Flacon de parfum.

Va vers elle. Parfume toi en touchant ses mains. Sois le messenger de mon cœur. J'éparpille les baisers sur tes côtés, chaque fois qu'elle te mets dans sa main, embrasse ses doigts, et regarde-la avec douceur et tendresse, laisse mes baisers effleurer ses joies et ses peines. Me revoilà te saluant chaque fois qu'elle te prenne dans sa main sois une touche de mes désirs. Je te serre contre mon cœur, chaque qu'elle t'ouvre, enlace-la de ton parfum.

فيها الرجال وتشعر بالازدهاء حين تراهم يتنافسون عليها! أليس كذلك؟! معذرة، قد أردت أن أحتفي بهذه الغيرة، لا لأضايك، ولكن لأزداد شعوراً بأن لي مكانة في نفسك، أهني بها نفسي، وأمتع بها وجداني". فقد عشت في أبيات قصيدتك الجميلة، وفي كلماتها العذبة، وشعرت من معانيها الشائعة، وفي موسيقاها الروحية ما جعلني أراك معي في ألمانيا على بعد الشقة، وتنتاني الديار... سأعود قريباً إلى مصر، وستضمنا زيارات وجلسات أفضي فيها لك بما تذخره نفسي، ويضمه وجداني، فعندي أشياء كثيرة سأقولها لك في خلوة من خلوات مصر الجديدة، فإني أعرف أنك تفضل السير في الصحراء، وأنا أجد فيك الإنسان الذي أراه أهلاً للثقة به، والاعتماد عليه.

Chapitre V

LES MIROIRS DE MAY

Ils ont dit...

Un silence criminel⁴⁰

Je dois d'abord me confesser et reconnaître mon erreur. Je n'étais pas à la hauteur du devoir sacré d'amitié et d'amour. J'ai cru au mensonge comme tous les autres. J'ai cru aux médisances qui ont accompagné le transfert de May, du Caire vers Beyrouth, depuis un an et dix mois. Je me suis abstenu de lui rendre visite et essayer de m'interroger au moins sur la véracité des faits reprochés à May. J'ai trouvé toutes les excuses qui me réconfortait, d'abord mon tempérament qui me m'était très mal à l'aise avec les gens normaux, alors que serait-il avec ceux qui avaient des troubles mentaux, me disais-je? L'âme est l'origine de l'amitié, et la raison est viscéralement liée à la raison. La disparition de la raison entraîne inévitablement la défaillance de l'âme. Je suis réconforté mentalement avec ça, et je me suis tu.

Amine Rayhani. Mon histoire avec May⁴¹ (1938)

Une femme forte

May est l'expression vivante de toute une génération. Elle a forgé sa présence dans les journaux, les revues, elle a écrit des livres et des lettres. Elle a prononcé des discours et donné des conférences. C'est une femme pleine de poésie qui a toujours pris le parti de la littérature. Elle entretient chaque semaine, un salon de débat sérieux, chez elle en imposant aux débats, un respect absolu. Un débat d'échange respectueux, mais sans complaisance.

Mustapha Abderrazek, penseur et grand religieux d'al-Azhar.

Un vrai modèle féminin oriental

« May était le modèle parfait de la femme orientale. »

« Elle était doté d'une très forte sensibilité. Des sens aigus qui laissent apparaître une forte d'intelligence. Ses yeux brillants, son expression avenante, sa gentillesse et sa parole conviviale, sont des atouts qui permettent à l'intelligence de se manifester et convaincre celui qui l'écoute qui finit par se mettre du côté de la cause qu'elle défend. On dirait qu'elle avait, hormis son travail et son art, un certain pouvoir magique sur les autres, par sa force tranquille, sa finesse, et sa douceur. »

Houda Cha'raoui. L'une des grandes fondatrices du mouvement féminin arabe.

⁴⁰ Les titres des témoignages sont de l'auteur.

⁴¹ Ed. Al-Muassassa al-'Arabia lidirasat wa nachr. Beyrouth.1980. P 7.

May fait le grand écart entre Orient et Occident

Elle écrivait pour l'Orient avec un esprit rationnel et un grand amour pour l'Occident. Elle croit en la civilisation européenne. Son mode de vie est européen. Elle pense comme eux, et elle s'habille à leur façon, mais son destin a voulu qu'elle vive dans un milieu oriental, et qu'elle écrive en langue arabe. Qu'il en soit ainsi. La place de May, dans la littérature arabe, est singulière à notre époque. Elle écrit pour les hommes, ce qui ne veut absolument pas dire que les femmes ne la lisent pas; elles ne la connaissent que trop. Peut-être qu'elles ne connaissent qu'elle. Mais, à cause des parti-pris orientaux, ce public lectrices est très réduit. Ce qui fait que la majeure partie de ses lecteurs est fondamentalement masculine. Chaque écrivain souhaite atteindre deux buts dans sa vie, à côté d'autres rêves: améliorer son niveau et celui de la société dans laquelle il vit. Prenons May à travers ces deux prismes. Pour ce qui est de l'amélioration de soi, je n'ai pas rencontré quelqu'un de plus intéressé qu'elle. Elle maîtrise cinq langues étrangères et écrit dans deux d'entre elles. Elle ne s'arrête pas d'évoluer constamment, la preuve, cette production foisonnante. Il n'y a pas si longtemps, elle a consacré une partie de son temps à l'étude du mysticisme indou suivi par des cours sur le socialisme et d'autres approches sociales. Elle suit son temps et fait de son mieux afin de s'améliorer constamment. Maintenant, qu'elle est son influence dans le milieu qui l'entoure? Considérez tous les livres qu'elle a produits, les articles qu'elle a écrits et publiés dans différents revues et journaux, et vous saurez la force de l'impact que May a laissé sur ce milieu par son engagement social. Elle a toujours ciblé les jeunes, filles et garçons, sans distinction. Ce sont eux, la majeure partie de ses lecteurs. Elle s'est scindée en trois personnes, chacune d'elle mérite de l'intérêt. Il y a d'abord la poétesse qui a écrit de la poésie en langue française, mais aussi la poésie en prose, en langue arabe et qui fait date. Elle a débuté sa carrière littéraire en traduisant de l'allemand **des Sourires et des larmes**. Elle est aussi une grande oratrice qui sait comment séduire, convaincre et toucher son public. Elle est aussi une réformatrice sociale, et c'est son ultime étape. Son livre " bahithat Albadia" démontre clairement son penchant social.

Salama Moussa, ami de May et journaliste, in al-Hilal, avril, 1924.

La déesse Vesta

Un jour je lui ai demandé l'état de santé de ses parents, elle m'a répondu avec un ton hésitant, j'ai vite compris les dessous d'une telle attitude: **Ils n'ont que moi, et n'ai d'autres personnes qu'eux...** Des mots trop courts mais bien ciselés, chargés de beaucoup de sens. May a consacré toute sa vie à ses parents, le sens de la vie elle-même en dépendait. Ses réussites étaient pour eux. C'est sûr qu'elle n'était ni heureuse ni enthousiasmée dans sa vie pour tout ce qu'elle a pu réaliser. La vie est pleine d'énigmes, si la personne n'arrive pas à saisir le sens profond, il risque de tout rater et vivre malheureux. Les sacrifices de May sont trop lourds. Elle a donné le meilleur d'elle-même, toute sa belle jeunesse et son intelligence. Elle est à l'image d'une déesse. Qui de nous ne se souvient pas de la légende romaine de Vesta⁴² et les

⁴² Déesse du feu et du foyer, Vesta est d'origine indo-européenne (ainsi que le prouve la comparaison de cette divinité avec l'Hestia des Grecs et l'Agni de l'Inde) ; le fait qu'elle soit invoquée à la fin de toute prière adressée à une quelconque divinité (Janus étant invoqué au début) est aussi la marque d'un rite indo-européen. Elle est le feu bienveillant et vivant et sa permanence est symbole de force et de stabilité

jeunes filles les Vestales, qui l'entouraient, victimes de jeunes garçons? Elles ont, refusé la vie conjugale, et leurs cœurs sont restés fermés à tout amour et toute passion. Elles ont passé leur vie à attiser et raviver le feu sacré pour le garder éternellement pour protéger Rome. May était l'une de ces vestales. Elle trouvait dans la littérature une vraie passion, un grand plaisir, mais jamais un lieu de consolation. Il y a une très grande différence entre plaisir et consolation.

Emy Khayr, poétesse francophone, amie de May.

La flamme bleue sauvée du néant

J'ai été attiré par le terrible drame qu'a connue May Ziadé dans sa vie et ses amours qui n'ont jamais aboutis. Son amour pour Gibran Khalil Gibran qu'on ne rencontre que dans les correspondances qu'ils avaient échangées. En 1970, j'ai rencontré le Dr Joseph Ziadé, un cousin de May Ziadé. Il avait en sa possession les lettres que Gibran Khalil Gibran avait écrites à May Ziadé. Il m'a permis d'avoir accès et de les lire. Vous m'auriez donné la couronne d'Angleterre, Je n'aurais pas été plus heureuse. En tout, 34 lettres, cartes postales et télégrammes, publiés dans un ouvrage intitulé **La flamme bleue**.

Selma Haffar kuzbari. Chercheur. La biographe de May. (2Tomes)

Une enfance inconnue

« Les écrits de May Ziadé sont très diversifiés, recèlent des indices sur sa vie aussi privée que mystérieuse. Elle l'a elle-même noté dans une interview accordée à la revue Koll chi wal dounya en 1935. « Je ne conçois pas qu'il y ait des écrivains qui ne s'inspirent pas de leur propre vie ou entourage pour en nourrir leurs œuvres », disait-elle. »

« Les écrits sur May restent dans la même situation depuis plus d'un quart de siècle. Le jour où j'ai dit dans un article que j'ai écrit et publié dans la revue "alhilal" juin 1972 intitulé " May âchiqa wa maachouqa **مي عاشقة ومعشوقة** " montrant que les vraies relations sentimentales de May Ziadé en son adolescence et sa jeunesse en général sont restées inconnues. Surtout les années qu'elle a passé à l'école religieuse des sœurs jésuites dans la ville de Nazareth الناصرة, là où elle est née et a fait ses premières années d'école primaire entre 1892 et 1899, et puis à l'école de Ainathora à jabal loubnane جبل لبنان entre 1900 et 1903. Plus les quelques jours et semaines qu'elle passait chaque année durant les fêtes religieuses et l'été au milieu de la famille de son père Ilias Zakhor Ziadé à Chahtoul en la localité de kasrawan à jabal loubnane. Et chez la famille de sa mère au Galilée en Palestine, et à l'école des sœurs chrétiennes lazariennes à Beyrouth en 1904, ensuite les cinq années qu'elle a passées à Nazareth en Palestine jusqu'à son départ avec ses parents vers Le Caire en 1909. Après cela, toutes ces années de stabilité passées au Caire jusqu'à sa mort en 1941, une stabilité entrecoupée par de nombreux voyages vers le Liban la Syrie en "1922 , 1923, 1925"

(...) elle n'est pas servie par des prêtres masculins mais par le collège des vestales, dont la chasteté garantit la protection accordée par la déesse à la ville (à la différence des autres divinités latines, elle exige de ses prêtresses de se consacrer absolument à son service) ; il est interdit à quiconque, à l'exception du grand pontife et des vestales, de pénétrer dans le temple de Vesta. (L'encyclopédie Universalis)

et vers l'Italie , l'Allemagne dans l'été 1925 puis vers l'Angleterre et la France en 1932 et l'Italie en 1933 malgré que May avait presque quarante ans quand elle a commencé à voyager vers l'Europe. »

Farouq Saad, le secret éparpillé de Mademoiselle May⁴³. Biographe de May

Conflit à al-Ahram

May devrait faire face au même mur qui entravait tous ses mouvements. Au début de l'été 1935 aicha Abderrahmane (bint chatii) a été rappelée pour remplacer May à la tête la UNE d'al-ahram. C'était un remerciement non-dit pour May, non seulement d'al-ahlam, mais elle a été viré de tout. C'était les prémices d'un grand chamboulement de la Société égyptienne ce n'est pas une question de tempérament. Aicha Abderrahmane est très connue pour son penchant religieux et conservateur. Ce qui est malheureux c'est tous les nombreux biographes de May parlent de tout sauf l'évocation de cet événement, hormis Anita Zigler qui a su d'arrêter sur cette événement douloureux dans la préface de son livre. Dans son autobiographie: Sur le pont, entre la vie et mort, elle dit: J'avais dans le journal al-Ahram mon bureau, collé à celui du rédacteur en chef Anton al-Jumaial, qui recevait les grands de la politique, de la pensée et de la littérature. Mon travail à al-Ahram a débuté l'été, de l'année 1935, avec un premier article sur Nos paysans usurpés. Pour ceux qui ont l'occasion de lire les textes de May publiés dans les livres de Josef Zidane et Anita Zigler, saura sans grand effort la différence énorme entre écrivaine et écrivaine, entre les préoccupations de chacune d'elles.

SAMIR Saad Mourad. Chercheur et scénariste du feuilleton Miss May.

Le Génie d'une femme

Lorsque l'écrivain Salma Haffar Kouzbari se met à parler de May Ziadé, on est d'emblée frappé par la passion qui l'anime. Son sujet, elle le connaît sur le bout des doigts, pour avoir travaillé pendant 16 ans sur une biographie de May Ziadé. Publié en 1987, « May Ziadé ou le drame du génie », un ouvrage de 1 000 pages (deux tomes).

Sikias Natacha. Interview 1999.

Ecrire, c'est crier justice

« On le sait, la parole de M. Ziadé réurgit dans un contexte socio-historique où l'interdit d'écrire pèse lourd, surtout quand on est une femme. Écrire revient pour elle à crier justice pour la femme en se servant de pseudonymes masculins : certains de ses articles sont signés « Khaled Ra'fat » ou « Sindbad ». Pour d'autres, elle va choisir des noms de plume féminins comme 'Aïda, Isis Copia, ou May qui va se substituer à Marie, son vrai nom... »

« ... Ce tragique épisode (son internement à al-'Usfouria) de la vie de M. Ziadé a inspiré deux magnifiques ouvrages : Prisonnière du Levant : La vie méconnue de May

⁴³ Dar ath-Thqafa. Beyrouth 2003. P.16

Ziadé de Darina Al-Joundi, ainsi que May : layālī Isis Copia. Thalāthoumi'at layla w layla fī jahīm el-'Āsfourieh (May : Nuits d'Isis Copia, trois cent et une nuits à l'enfer d'Asfourieh) de Waciny Laredj¹⁶. Si D. Al-Joundi puise dans l'histoire de M. Ziadé pour rendre hommage à « [s]on héroïne » tout en s'inspirant de sa propre expérience d'enfermement (suite à la mort de son père elle est aussi internée par ses proches à « l'hôpital des femmes folles à Jounieh »), WACINY Laredj, de son côté, commence par la fin en reconstituant les trois cent et une nuits endurées par M. Ziadé dans l'enfer de l'asile psychiatrique. En supposant l'existence d'un journal intime⁴⁴ écrit par M. Ziadé pendant son internement, le narrateur qui travaille au département des manuscrits à la BNF part à la quête de la « makhtouta » (manuscrit) qu'une infirmière appelée Suzanne Blueheart aurait dissimulé. Rose Khalil, une chercheuse libanaise, l'accompagne dans son périple. De Rome au Caire, de Beyrouth à Nazareth, de Londres à Paris, les deux universitaires sillonnent le monde sur les traces du manuscrit perdu : Lyālī al-'Asfouria, une traque passionnante qui va durer trois ans. »

NESSRINE NACCACH - 2019.

Une femme sur tous les fronts

Elle entame aussi une correspondance avec Gibran Khalil Gibran dont le roman: Les Ailes brisées, l'a bouleversée et, ouvre bientôt un salon littéraire qui rassemblera très vite une foule de poètes, journalistes, universitaires et écrivains. Mais le sort ne va pas être tendre avec elle : son père adoré succombe à une crise cardiaque, Gibran meurt en 1931 et un an plus tard, c'est sa mère qui décède. Ces drames successifs laissent la jeune femme désemparée, dans un état dépressif, à la merci de ses cousins paternels qui veulent leur part de l'héritage ; et ce sera le début de la longue descente aux enfers. Malgré les combats féministes qu'elle a menés avec Houda Shaarawi, May s'aperçoit que sur le plan juridique, tout reste à faire ; elle se trouve sans défense face aux visées machiavéliques de son cousin Joseph qui lui confisquera ses biens et la privera de sa liberté avant de la faire interner au Liban, à Asfourieh, pendant de longs mois. « J'ai fait un rêve dans lequel les femmes, toutes les femmes gardent la tête haute, dans lequel les femmes travaillent, des femmes dans le regard desquelles on ne trouve plus ni la peur, ni la défaite, ni l'humiliation », écrit la poétesse. Elle en est loin elle-même et devra surmonter encore beaucoup d'épreuves avant de pouvoir écrire : « Je suis libre. » Ce seront là ses derniers mots, avant de s'éteindre le 19 octobre 1941.

Georgia Makhoul. 2017, l'Orient littéraire

⁴⁴ C'est un cahier journal qui a existé sous le titre: Les Nuits d'al-'Asfouria, probablement volé par son cousin Josef, qui l'avait internée.

BIBLIOGRAPHIE

1- Ouvrages de May Ziadé

Son travail journaliste lui a permis d'être à l'écoute de son époque. Elle a écrit des centaines d'articles qu'elle a pu rassembler par la suite sous forme de livre. Ainsi que ses recueils de nouvelles. Une partie est restée au bon vouloir de ceux qui la possèdent. Certains manuscrits ont pu être récupérés et édités.

Elle publie en arabe trois biographies de femmes du mouvement féminin, en Égypte.

Bâhitat Al-Badiyah (باحثة البادية) Malak Hifni Nasif, éditions al-Hilal 1922.

Aïcha Taymour (عائشة تيمور) Aïcha Taymour, éditions al-Hilal 1956.

Warda al-yajizi (وردة اليازجي) imprimerie al-Balagh. Le Caire 1962.

Elle publie aussi trois traductions

Roujou' al-Mawja (رجوع الموجة), traduit du français: Le retour du flot de Prada. Caire 1916.

Ibtisamat wa dumu' (ابتسامات ودموع) Deutsche Liebe, traduit de l'allemand, Frederich Max Muller. Editions du Caire 1916.

Al hub fi al'adhab. The refuge, Arthur Conane Doyle, Traduit de l'anglais. Imprimerie al-Muqtataf, 1925

Parmi ses publications en arabe, on note également :

Isis Copia, **Fleurs de rêve**, le Caire 1911. Editions Boeheme et Anderer 1911, Publié en arabe, Sous le titre أزهار حلم à Dar Beyrouth Le Caire, 1952,

Sawâneh fatât (سوانح فتاة) « Propos d'une jeune fille », imprimerie al Muqtataf 1920.

Ghayat Al-Hayât (غاية الحياة) « La finalité de la vie ». imprimerie al-Muqtataf, le Caire, 1921.

Kalimât wa Ichârât (كلمات وإشارات) « Des mots et des signes », imprimerie al Hilal, 1922

Al-Musâwât (المساواة) « L'Égalité » (étude sociologique), librairie al'Hilal 1922.

Zulumât wa Achi'a (ظلمات وأشعة) « Ténèbres et lumière », imprimerie al-Hilal. Le Caire 1923.

Al Saha'ef (الصحائف) « Les journaux », imprimerie salafia, 1924

Bayna Imadd wa Ijazr (بين الجزر والمد) « Flux et reflux » imprim. Al-Hilal, 1925.

La Flamme bleue. Correspondances avec Gibrane Khalil Gibrane. Publié à Damas, ministère de la culture, 1979 (Sont Restées perdues Jusqu'au jour où l'académicienne Salma Haffar Kuzbari qui a réalisé l'une des plus importantes biographies et l'œuvre complète de May (deux tomes), a pu mettre la main sur les correspondances de May avec Gibrane. Elles étaient chez Josef, cousin de May qui s'était accaparé de tous ses biens, dont les manuscrits.)

Kitâbât mansiya (Ecrits oubliés كتابات منسية, 900 pages) écrits éparpillés dans

Différents journaux et revues, rassemblés par la chercheur allemande Anita Zigler. Editions Nawfal Hachette 2000. Il contient plus de 170 articles et les éditos d'al-Ahram, articles, conférences, nouvelle, des écrits en arabe, anglais, français et italien.

2- Conférences à l'université américaine

Huwa dha rajoul (Le voici, l'Homme هو ذا الرجل) conférence donnée aux étudiants le 31 oct. 1922, au West hall.

Le message de l'écrivain à société arabe, dernière conférence donnée à l'université américaine, West Hall, en, avant de quitter Beyrouth pour la dernière fois.

3- Manuscrits perdus

N.B

Une chose est sûre est que son cousin porte sur son dos une très grande responsabilité. May était très attachée à ses écrits, la probabilité qu'on lui a volé ses livres n'est pas fortuite, lors de son séjour chez son cousin. Les recherches ont prouvé qu'il était en possession de ses écrits, la preuve irréfutable, c'est lui qui a remis en main Flammes bleue, le manuscrit le plus cher de May, au Dr Salma al- Haffat kuzbari. A partir de cette vérité on peut facilement supposer qu'il était en possession des autres manuscrits, et qu'il a brûlé les textes qui le condamnent, surtout Les Nuits d'al-'Asfouria. Une grande partie de l'œuvre de May reste jusqu'à nos jours, silencieuse.

Les Nuits d'al-'Asfouria (اليالي العصفورية). Journal de son séjour à l'asile d'al-'Asfouria.

Manuscrit perdu. Volé? Par son cousin Josef Ziadé. Description détaillée sur le quotidien des mois qu'elle avait passé chez son cousin et son internement à l'hôpital Psychiatrique de Beyrouth (elle raconte quelques bribes de sa peine à Amine Rayhani, in mon histoire avec May, dar Mouassassa al-'Arabia lidirasat wa na nachr. Beyrouth 1980)

Dans ma demeure libanaise (في بيتي اللبناني): dans lequel elle raconte sa nouvelle, sa relation avec l'air et la nature qu'elle a retrouvée après l'internement. sa vie après qu'elle a eu gain de cause en Prouvant aux différentes institutions qu'elle n'était pas folle. Grâce à l'aide de son ami Amine Rayhani qui l'a soutenue dans les moments les plus durs de sa vie. Il lui a loué une maison à Frica de ses propres frais puisque son argent, par décision de justice, a été mis sous la tutelle de son cousin Josef qui était derrière son grand drame.

Mon journal (مذكراتي) ses souvenirs et ses voyages, Le Caire, Beyrouth, Rome, Berlin, les grands hommes qu'elle a pu rencontrer et ceux qui assistaient à son salon littéraire chaque mardi. Les idées, les débats, quelques anecdotes, il paraît que c'est le même manuscrit dont Tahar Tenahi avait mention dans al-Hilal. Son ami la poétesse Emy Khayr qui a passé avec elle les derniers jours et a partagé avec elle ses desirs et ses inquiétudes.

Poèmes dispersés (قصائد متفرقة) en français, non publié. Emy Khayr, son ami, poétesse francophone, confirme la présence de beaucoup de poèmes écrits en langue française, qu'elle a entendus lire ou acclamer dans des occasions littéraires, de quoi faire un recueil de poésie qui équivaut à **Flours de rêve**.

Message à Hitler. (رسالة إلى هتلر) elle a vécu, comme des millions la première guerre mondiale, et la prise de pouvoir d'Hitler et l'annonce de la deuxième guerre qui faisait déjà ravage en 1939-1940. Dans laquelle elle fait une critique foudroyante de cette guerre contre toute l'humanité. Elle l'a écrit probablement entre 39 et 40, puisqu'elle est morte en 1941, c'est-à-dire en pleine guerre. May a vécu l'agression militaire nazi en 1939, contre la Pologne ce qui provoque, dès le 3 septembre 1939, l'entrée en guerre du Royaume-Uni (à 11 h) et de la France (à 17 h), et de leurs empires coloniaux respectifs. Et le monde s'embrasa? C'était sa manière de dire non à l'agresseur.

Irādātī (إرادتي) Ma Volonté, quelques pages rédigées dans la maison de son cousin Josef, restée contre son gré plus d'un mois, et al-'Āsfourieh. May fait part de son inquiétude face au vol de plusieurs de ses écrits, ce qui explique la disparition de ses manuscrits.

4- Ouvrages Généraux sur May

Al-'AKKAD Abbas, Sara, (سارة) éditions Dal al-Kitab al-'Arabi, Beyrouth 1967.

ACHOUR Radwa, Ferial Jabouri Ghazoul & Hasna Reda-Mekdashī, Dhākīrah lil-mustaqbal : mawsū'ât al-kātibah al-'Arabīyah, 1873-1999, (Les femmes arabes: Guide de référence critique, 1873-1999), Presses de l'Université américaine du Caire, 2008.

AL-JOUNDI Darina, Prisonnière du Levant : La vie méconnue de May Ziadé, éditions Grasset & Fasquelle, 2017.

Al-KUZBARI, Salma al-Haffar, May aw ma'sat noubough (May, le drame d'être intelligent, (مي ومأساة النبوغ) éditions Mouassasat Nawfal. Beyrouth 1987

Al-KUZBARI, Salma al-Haffar, May Ziadé wa a'lam 'asriha (May Ziadé et les personnalités de son temps (مي زيادة وأعلام عصرها) éditions Mouassasat Nawfal 1982.

BOUSTANI Carmen : May Ziadé : Vie et écriture, in: Les Cahiers du GRIF, n°43-44, Liban, 1990.

CHARARA, Abdelatif: May Ziadé (مي زيادة), Dar Hussein wa Dar Beyrouth, 1965.

CHENNAOUI, Kamel: Alladhīna Ahabbū May (Ceux qui ont aimé May (الذين أحبوا مي) Dar al-Ma'arif, Le Caire 1972.

FAROUQ Said, Assir al-mouazza' lil anisa May (Le secret éparpillé de Mademoiselle May (السر الموزع للآنسة مي) éditions at-thaqafa. La Caire 2003.

FAHMI, Mansour, Mouhadhrat 'an May Ziadé (Conférences sur May Ziadé (محاضرات عن مي زيادة) éditions Ma'had dirasat al-'arabia al'alamia, le Caire 1957.

FAROUQ Said, Baqat min hadaiqi May (Bouquets de fleurs des jardins de May. باقات (من حدائق مي) Editions de Zoheir Baalabbaki, 1973

GHARIB, Rose: May Ziadé, attawahuj wal-'ufûl (May Ziadé, La gloire et l'extinction, (مي زيادة، التوهج والأفول)

HAFEZ Abdessalam, Rafi'i wa May (Rafi'i et May, (الرافعي ومي) Mouassassa Imasria gitalif wa tarjama. Le Caire 1964.

HASSAN, M. Abdelghani. May adibat charq wal-'uruba. (May, écrivaine de l'Orient et l'arabité (مي أديبة الشرق والعروبة) 'Alam al-kutub. Le Caire 1964.

JABR Jamil, May Ziadé fi hayatiha w Adabiha (May Ziadé, dans vie et sa littérature (مي زيادة في حياتها وأدبها) Imprimerie Catholique. Beyrouth, 1960.

JABR Jamil, Mudhakirat May (مذكرات مي زيادة) Le Journal de May Ziadé) édition dar Rayhani.

LAREDJ Waciny: May : layālī Isis Copia. Thalāthoumi'at layla w layla fī jaḥīm el-‘âsfourieh (May : Nuits d'Isis Copia, trois cent et une nuits dans l'enfer d'Asfourieh), Dar El-Adab, Beyrouth, 2018.

MUSTAFA, Nawel: Usturat al-hob wa-noubough (La Légende de l'amour et de l'intelligence والنبوغ) Ed. Makatabat al'usra. Le Caire 2000.

SAKAKINI, Widad, May Ziadé fi hayatihā wa âthrihā (May Ziadé, sa vie et son oeuvre (مي زيادة في حياتها وأثارها) Edition Dar al'Ma'arif, Le Caire 1969.

SALAMA, Mousa, Tarbiyat Salama Mousa (l'éducation de Salama Mousa تربية سلامة موسى), éd. Salama Mousa, La Caire 1957.

SALIBA-CHALHOUB Nicole: « L'œuvre de May Ziadé : corporéité et corporéisme anticipés », in Le Centenaire du premier Congrès arabe de Paris, 2012.

Selma al-Haffar Kuzbari Biographie complète de May, **tome I et II**, éditions Nawfal 1981.

TANNAHI, Tahar: Atyâf min hayat May (Quelques aspects de la vie de May (أطياف من حياة مي) Ed. Dar al Hilâl. La Caire 1974.



Waciny Laredj

Romancier et universitaire prolifique. Né en 1954, à Tlemcen. Professeur des universités à la faculté d'Alger depuis 1985. Il quitte l'Algérie en 1994 pour s'installer en France. Il travaille aujourd'hui à la Sorbonne Paris3.

L'œuvre romanesque de Waciny est traduite dans une vingtaine de langues. Plusieurs de ses romans ont reçus les hautes distinctions dans le monde arabe et au niveau international: LES BALCONS DE LA MER DU NORD (Prix du roman algérien 2002), L'ORIENT DES CHIMERES (Prix international du roman 2005), LE LIVRE DE L'EMIR (Prix des libraires 2006, Prix de la littérature arabe 2007), LES DOIGTS DE LOLITA (Prix de la création littéraire arabe 2013), LE ROYAUME DU PAPILLON (Le grand prix Katara, et le prix de la meilleure œuvre adaptable cinéma TV+ théâtre). Plusieurs de ses romans ont été adaptés au théâtre. Il a écrit un roman relatant la vie de May Ziadé: MAY OU LES NUITS D'ISIS COPIA: LES GITANS AIMENT... AUSSI, est son dernier roman.